MONDOMIX

le magazine des cultures qui nous échappent

N°5 MARS - AVRIL 2014

HARRY BELAFONTE
SHARON JONES
GILBERTO GIL
EDDIE PALMIERI
RANDY WESTON

GREAT BLACK MUSIC

Le cahier Mondomix musiques

DESTINATIONS
Sénégal
Irlande
Bénin

babel med music

20 > 22 mars 2014 - Marseille - France

10° world music forum - 30 concerts - 2500 pros

www.dock-des-suds.org

EN 2014, BABEL MED MUSIC FETERA SES 10 ANS !

3 JOURS DE MARCHE PROFESSIONNEL

2 500 professionnels / 275 structures sur 164 stands
Un forum de 2 000 m²
Rencontres professionnelles, conférences, débats, speed meetings...

3 NUITS DE SHOWCASES

16 000 spectateurs, 3 scènes, 30 concerts,
27 heures de musique, 45 pays venus des 6 continents

Contact : babelmedmusic@gmail.com / +33 (0)4 91 99 00 00
www.dock-des-suds.org / www.babelmedmusic.com

Région

Provence-Alpes-Côte d'Azur

MPM Marseille Provence Métropole · Fondation Orange · Brasseries Kronenbourg

Great Black Music,
une histoire en mouvement

L'exposition Great Black Music est le fruit de longues années de recherche. Mondomix l'a imaginée pour Salvador au Brésil, et elle s'est transbordée à Dakar, à l'ile de Réunion puis à Johannesburg. À chaque étape de l'itinérance, elle s'est enrichie. Cette fois, à Paris, grâce à une collaboration avec les équipes scientifique, artistique et technique de la Cité de la musique, le projet prend une ampleur et une dimension jamais atteintes auparavant.

Des bouges de la Nouvelle-Orléans aux clubs de Manhattan, des récits épiques des griots mandingues à la plainte mélodique des bluesmen du delta du Mississipi, des mélopées du maloya à la samba : la voix, le souffle, les rythmes, l'âme de millions d'esclaves déportés depuis les côtes africaines jusqu'aux Amériques ont généré une constellation de musiques d'une richesse inouïe. Cette saga n'est pas spécifiquement américaine, africaine, caribéenne ou européenne. Elle est tout cela à la fois. Après quatre cents ans de servitude liée à l'une des plus grandes tragédies humaines, la terreur raciale a laissé place à une immense explosion de créativité et de liberté que la musique depuis lors n'a eu de cesse d'exprimer. Ces musiques noires façonnent la culture populaire mondiale et transcendent toute conception ethniciste ou nationaliste.

Avec cette exposition, nous avons voulu montrer, exposer cette formidable épopée musicale qui a traversé les siècles et les continents et qui continue de nous impressionner, laissant à chaque génération son lot d'émotions et de mémoires marquées par un refrain indélébile, une vibration ou un groove inimitable.

En somme, elle constitue l'aboutissement et le prolongement du travail entrepris depuis une quinzaine d'années sur notre site web et dans ces pages. Bonne lecture et bonne visite !

Marc Benaïche

Firmin Viry © Savignan

Réagissez #!
twitter.com/mondomix

MONDOMIX - Rédaction
146 rue des poissonniers
– 75018 Paris
tél. 01 71 18 15 93
fax. 01 56 03 90 84
redaction@mondomix.com
Edité par Mondomix R.C.S. PARIS 753 826 288

Directeur de la publication
Marc Benaïche **marc@mondomix.com**
Rédacteur en chef
Benjamin MiNiMuM **benjamin@mondomix.com**
Directeur éditorial
François Mauger **fmauger@mondomix.com**
Conseiller Diffusion
Philippe Krümm **philippe@mondomix.com**

Secrétaire de rédaction
Bertrand Bouard **redaction@mondomix.com**
Direction artistique
Stephane Ritzenthaler **st.ritz@mondomix.com**

Publicité / partenariat :
Antoine Girard

Zahia Amghar
tél. 01 56 03 90 8
zahia@mondomix.com

Commission paritaire, (service de presse en ligne)
N° CPPAP 1112W90681
Tirage 50 000 exemplaires

Dépôt légal - à parution

N° d'ISSN 1772-8916
Copyright Mondomix 2013
Réalisation
Atelier 144 **info@atelier144.com**
tél. 01 56 03 90 87

Toute reproduction, représentation, traduction ou adaptation, intégrale ou partielle, quel qu'en soit le procédé, le support ou le média, est strictement interdite sans l'autorisation de la société Mondomix.

Ont collaboré à ce numéro :
Journalistes : Mohamed Ali Allalou, Bertrand Bouard, Adrien Boudet, Franck Cochon, David Commeillas, Francis Couvreux, Pierre Cuny, Jacques Denis, Anaïs Héluin, Guillaume Jallut, Julien Legros, Roger Lucien, Elodie Maillot, Louis-Julien Nicolaou, Don Pasta, Yannis Ruel, Squaaly

Graphistes, Photographes : Michel Duval, Alessandro Ferraro, Arnaud Le Gouëfflec et Olivier Balez

Sommaire

AU CENTRE

/HARRY BELAFONTE
Le pirate des Caraïbes
28
38

THÉMA

/GREAT BLACK MUSIC
Dessine-moi un futur
40
56

DESTINATIONS

/ SÉNÉGAL
/ IRLANDE
/ BÉNIN
58
69

03 ÉDITO
06 Le monde nous parle
08 Phylactu, actualité et BD
10 Black in France
12 Le grand MIX
18 À VOIR : **expos et cinéma**

28 AU CENTRE
HARRY BELAFONTE
LE PIRATE DES CARAÏBES

LE CAHIER MONDOMIX MUSIQUES

40 THÉMA
GREAT BLACK MUSIC

58 DESTINATIONS
SÉNÉGAL
IRLANDE
BÉNIN

70 À table / Don Pasta
Haricots noirs au cochon avec Omar Sosa

72 Jeux
74 Le ricaneur masqué

Arnaud Le Gouëfflec et **Olivier Balez**, auteur et dessinateur du *Chanteur sans nom* (Glénat 2011) ou de *J'aurai ta peau Dominique A* (Glénat 2012) créent dans nos pages leur premier strip, **Désiré, un ethnomusicologue effacé** auquel nous souhaitons une belle carrière.

MICROMONDE
DÉSIRÉ, ETHNOMUSICOLOGUE EFFACÉ
LE VOILÀ !
LE TEMPLE DE LA DÉESSE DU SON.
J'ESPÈRE QUE VOTRE ENREGISTREUR NE FAIT PAS DE BRUIT PARASITE.»
AUCUN. ON OUBLIE MÊME SA PRÉSENCE.
ALORS TANT MIEUX. JE VOUS LAISSE. VOUS ALLEZ POUVOIR CAPTER ICI LA PLUS SACRÉE DE TOUTES LES MUSIQUES
UNE PARFAITE QUALITÉ DE SILENCE.
TEXTE ARNAUD LE GOUEFFLEC DESSINS OLIVIER BALEZ

LA GREAT BLACK MUSIC S'EXPOSE

◆ **www.citedelamusique.fr**

Le 11 mars s'ouvre à la Cité de la Musique **Great Black Music**, une exposition exceptionnelle à plus d'un titre. D'abord parce qu'elle retrace toute l'odyssée des musiques noires, de l'Afrique aux Amériques et au-delà, portée par des légendes telles qu'Aretha Franklin, Salif Keïta ou Bob Marley. Ensuite, parce qu'elle est entièrement interactive : elle plonge le visiteur dans des installations audiovisuelles spectaculaires, qu'il pilote à l'aide d'une tablette tactile remise à l'entrée. Mais aussi – et enfin – parce qu'elle est produite par Mondomix, qui y travaille depuis plus de cinq ans ! Le moment de vous immerger dans l'univers des musiques noires approche…

© E Robert-Espalie

Yasmina président ?

L'écrivain Yasmina Kadra peut-il être élu à la tête de L'Algérie ? L'activiste culturel Mohamed Ali Allalou* pose les enjeux de cette candidature révolutionnaire

D'abord, il y a Bouteflika, qui, à 77 ans, est très malade depuis deux ans suite à un AVC. Selon des proches, il est souvent inconscient et ne parle presque plus. En décembre dernier, le Petit Journal de Canal Plus a démontré que la télévision algérienne avait fait un montage pour présenter Bouteflika comme dynamique, discutant et bougeant sa main huit fois. En réalité, Bouteflika n'a bougé sa main que trois fois dans la vidéo d'origine, mais ses gestes ont été pris sous plusieurs angles pour faire croire au téléspectateur que le président l'avait bougée plusieurs fois. Depuis on ne l'a plus revu. Quand la télé algérienne parle de lui, elle met sa photo officielle. Bouteflika vivant a disparu des écrans. À deux mois du scrutin, le président sortant ne s'est pas encore prononcé. Mais son clan, le FLN, parti historique, les syndicats officiels, les associations de femmes et la télé d'état s'agitent pour qu'il brigue un quatrième mandat.

Ensuite il y a les candidats à la candidature… Ils sont 80 ou 85, on ne sait plus, on ne les compte plus, il y a même un commerçant qui se présente aux élections parce qu'il s'est vu président… dans son rêve.

Et il y a Yasmina Khadra.
Yasmina Khadra, né à Kenadsa dans le sud-ouest algérien, est l'un des rares écrivains algériens à vivre de ses romans et de leurs adaptations au cinéma. Mais quelle mouche a donc piqué le romancier traduit dans quarante deux langues, pour se présenter aux élections présidentielles du 17 avril 2014 ? Voilà ce qu'il dit : *« C'est le personnage principal de mon prochain roman qui m'a lancé le défi de me présenter aux élections. Je me suis dit : pour quelle raison ce personnage va jusqu'à sacrifier sa vie pour que vive l'Algérie, tandis que moi, je reste tranquillement derrière mon bureau ? Il arrive toujours un moment où il faut savoir passer à l'action et mettre de côté son propre bonheur pour une cause plus grande. »*

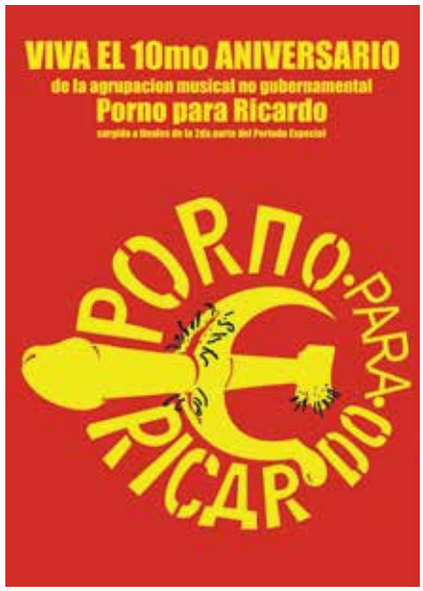
Donc Yasmina Khadra se présente aux élections pour être acteur de son propre roman. Lui l'ex-militaire sait pertinemment que c'est l'armée et les services secrets qui font et défont les présidents en Algérie. A-t-il le soutien de sa hiérarchie ? Dans le cas où Yasmina Khadra trouverait les 60 000 signatures nécessaires à sa candidature, sous quel nom va-t-il se présenter ? Avec son nom pseudo de femme ? Avec son vrai nom, que personne ne connait ? Mohamed Mouleshoul président ? Ça ne le fait pas, il faut qu'il y aille à fond, qu'il foute le bordel pour qu'on puisse rêver, sortir, vivre et croire que nous sommes un pays « normal ».

Car la vie a disparu de l'Algérie depuis plus de 20 ans.

En tout cas si Yasmina Khadra est élu président de la république algérienne, il sera le premier président de la génération de l'après guerre de libération et ça, c'est « révolutionnaire ». On n'en n'est pas là, car la génération « gérontologique » de la guerre de libération tient encore les rênes de ce pays qu'elle a trahi, violé, dilapidé, vendu. On ne sait même pas si ces élections vont avoir lieu car au sommet de l'état les règlements de comptes ont déjà commencé.

*Après avoir animé des émissions de radio et de télévision populaire en Algérie dans les années 80 et 90, Mohamed Ali Allalou a rejoint la France en 1994 lorsque les intégristes ont commencé à le menacer. Il partage depuis son temps entre des activités de production et de journalisme.

Délit de flow



L'image est passée inaperçue en France, mais elle a fait la Une ailleurs : lors des obsèques de Nelson Mandela, Barack Obama s'est tourné pour saluer Raul Castro. Une petite poignée de mains pour les deux hommes mais un grand pas en avant pour le peuple cubain, qui, conforté par l'actuelle normalisation des relations avec l'Union Européenne, peut espérer une levée du blocus dans les années qui viennent. Pour autant, dans l'île, la situation ne change que très lentement. Et, pour ce que l'on en apprend, pas toujours pour le meilleur.

Plusieurs blogueurs ont récemment annoncé que le rappeur de La Havane **El Primario** avait été brutalisé par des policiers d'Etat. Il souffrirait de troubles de la mémoire et serait en partie défiguré. Plus à l'est, à Bayamo, un autre rappeur dissident, **El Critico Del Arte** est incarcéré depuis mai 2013. Le rock est également visé : depuis septembre, **Gorki Águila**, le chanteur de **Porno Para Ricardo**, est derrière les barreaux. Ce n'est pas la première fois qu'il s'y trouve. Il y était resté quatre ans et demi au début du siècle, pour détention de drogue, puis quelques jours en 2008, pour « dangerosité », une notion qui permet d'enfermer quiconque est susceptible de commettre un crime. Cette fois, Gorki Águila risque dix ans de prison, officiellement pour possession de drogue mais, selon la très influente association **Avaaz**, qui a adressé une pétition à la Ministre de la Justice, l'objet du délit résiderait dans les pilules contre l'épilepsie dont souffre le chanteur. *« Faire taire un homme dont l'unique délit est de s'exprimer librement et d'écrire des chansons contre le gouvernement est inacceptable »*, assène l'ONG. Pour changer, l'île du rhum et du son devra aussi devenir celle des droits de l'homme… **François Mauger**

◆ **www.avaaz.org**

Bulletin culturel

2014, année hautement politique ! Les Français sont appelés aux urnes les 23 et 30 mars pour les municipales, puis à nouveau le 25 mai pour les européennes. Des questions de voirie et de régulation internationale vont venir amplifier l'actuel brouhaha, déjà débordant de polémiques hystériques. Et la culture dans tout ça ? Certains refusent de la voir passer au dernier rang.

Le RIF, un réseau qui fédère plus de deux cent acteurs des musiques actuelles en Ile-de-France, est entré en campagne sous la bannière : « En 2014, votons + de musique dans nos villes ». Directeur adjoint d'une importante salle de Massy et également président de l'association, François Beaudenon dresse un portrait nuancé mais alarmant de la situation : *« Il y a toujours une grande fragilité de la plupart des acteurs du secteur, avec des manques territoriaux terribles, y compris en Ile-de-France. On peut vite tomber dans des sortes de déserts culturels, en grande ou en proche banlieue. Inféodées aux nombreuses aides à l'emploi, les équipes ne sont pas pérennes. On a du mal à travailler dans la durée »*.

Tandis qu'en région parisienne, la mobilisation en faveur des équipements culturels se fait surtout par la diffusion d'argumentaires et la signature d'une pétition, à Orléans, Frédéric Robbe, le directeur de l'Astrolabe, prépare un BarCamp, nouvelle forme de forum participatif, inspirée des pratiques du monde anglo-saxon du logiciel libre. *« C'est une rencontre non conventionnelle,* explique-t-il. *L'idée est d'être dans le partage, dans l'échange, dans la co-construction de solutions. On convie des gens à venir réfléchir, travailler autour d'une thématique globale. Pour nous, c'est "ma musique, ma ville et moi" »*. Selon lui, la culture a un rôle à jouer : *« Les musiques actuelles, telles qu'on peut les promouvoir dans nos lieux de diffusion et de répétition, sont des éléments importants du dynamisme d'une cité. Si un lieu de musiques actuelles est très actif, plutôt attrayant, forcément cela se ressent dans la manière dont la population vit sa ville »*. D'où, pour François Beaudenon, la nécessité de se rappeler aux bons souvenirs du monde politique : *« On sait très bien qu'on n'est pas au cœur de la campagne, mais on essaie de faire prendre conscience aux candidats que, par la culture, et par les musiques actuelles en particulier, on peut aider un territoire à vivre »*. Pourvu qu'ils écoutent… **F.M.**

◆ **www.plusdemusique.fr**

◆ **www.astrocamp.fracama.org**

Gare au dragon

par François Mauger

Lewis Trondheim, Joann Sfar et Alfred nous offrent en avant-première une planche extraite de la série d'heroic fantasy *Donjon*, qu'ils concluent après seize ans de bons et royaux sévices

Soudain, tout s'arrête. Sur la page de garde, juste sous le chiffre « 111 », sont imprimés ces quatre mots, terribles : « la fin du donjon ». Avec cet ultime album s'achève dans le bruit et la fureur l'une des plus longues aventures éditoriales de la bande dessinée française contemporaine. La série avait été lancée en 1998 par deux des dessinateurs les plus en vue de l'Hexagone : Lewis Trondheim et Joann Sfar. Le premier avait alors 34 ans, le second 27 mais tous deux étaient déjà reconnus. Trondheim s'était imposé avec *Lapinot et les carottes de Patagonie*, une œuvre colossale improvisée d'une traite, absurde et poétique, porte d'entrée d'une œuvre pléthorique, donnant directement sur des joyaux tels que *Blacktown*, hilarant western philosophique où des cowboys à tête de lapin ou d'oiseau dissertent sur le hasard et la non-violence, ou *Walter*, tout aussi désopilantes aventures d'un Sherlock Holmes à tête de chien en prise avec des monstres verdâtres. Sfar avait, de son côté, prêté sa plume à une série, Les *Potamoks*, et son pinceau à une autre, *Petrus Barbygère*, affirmant peu à peu un style et un ton qui annonçaient son plus grand succès, *Le chat du rabbin*, publié en 2002.

Et *Donjon*, alors ? On y vient. Nous sommes presque à la fin du XX^{e} siècle. L'heroic fantasy est à la mode dans la bande dessinée, en partie à cause du millénarisme ambiant, mais aussi et surtout sous l'influence de Van Hamme et de Rosinski, les auteurs de *Thorgal* et du spectaculaire *Grand Pouvoir du Chninkel*. Lors d'une rencontre, les cerveaux de Trondheim et de Sfar s'échauffent. Ils se promettent d'écrire ensemble une série en 300 tomes, qui seraient autant d'occasions de collaborer avec les jeunes dessinateurs qui les entourent. Leur propos n'est pas de parodier ce genre mais, simplement, de le revisiter avec les libertés qu'ils savent prendre ailleurs.

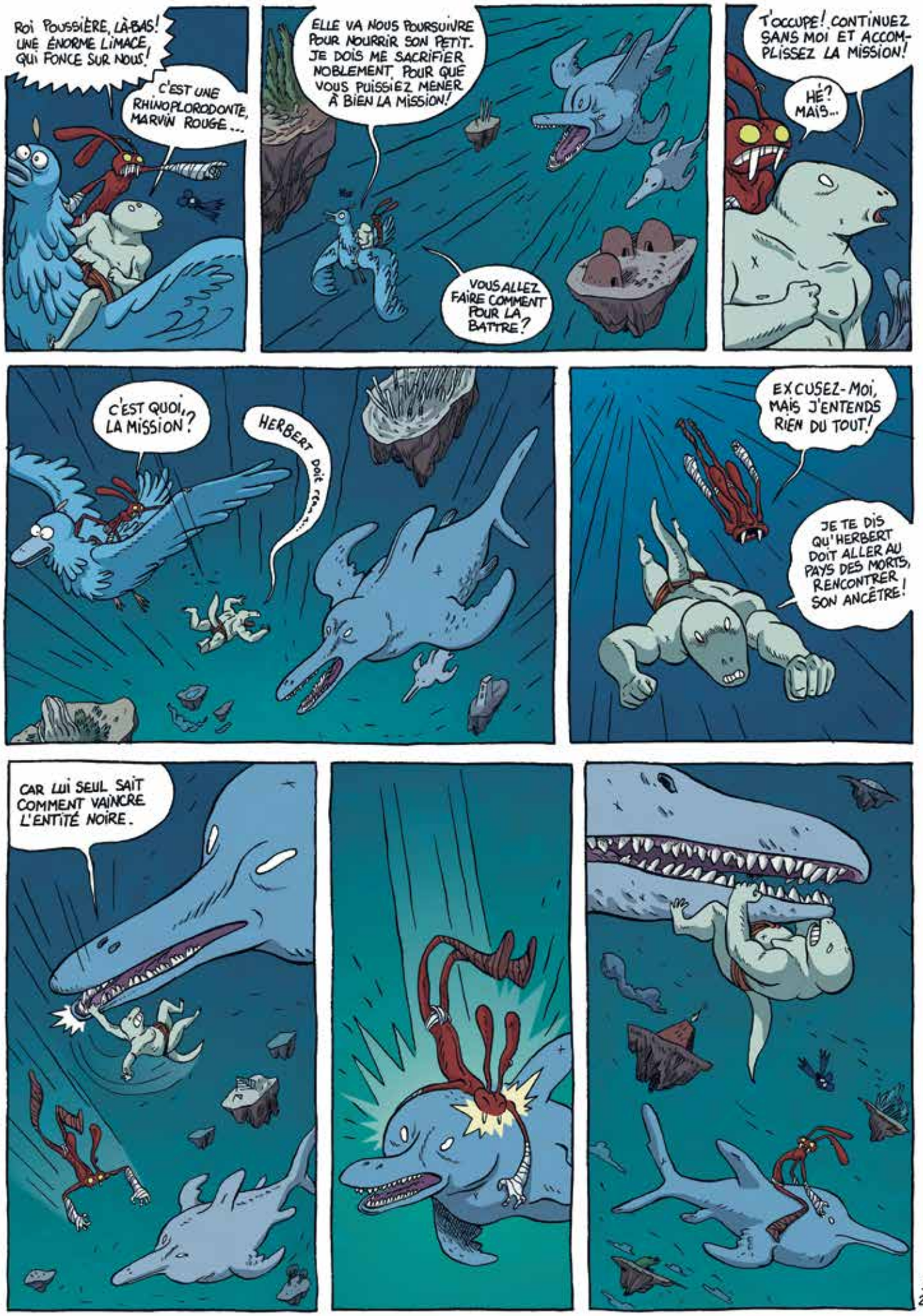
Imagination sans limites

Seize ans et des milliers de planches plus tard, les deux tomes qui paraissent cette année restent à la hauteur des ambitions du début. Les scénarios, écrits à deux, évoquent parfois l'écriture automatique. Homériques, dantesques, ils mériteraient également un adjectif dérivé du nom de Dali (« daliesques » ?), tant l'imagination n'y connait aucune limite. Dans les années 70, on aurait bêtement soupçonné les auteurs d'abuser de substances psychoactives. Dans les années 2010, on leur sait juste gré d'aimer la vie et les grands éclats de rire. Par endroits, le lecteur pense reconnaitre la patte de Trondheim, notamment lors des allers-retours entre l'épique et le prosaïque, quand un héros négocie le droit d'aller aux toilettes avant le combat. A d'autres, il croit percevoir la touche de Sfar, comme lors des scènes égrillardes où l'esprit de l'un des personnages a été transféré dans le corps d'une femme. Parfois, il est complètement perdu mais il peut alors se raccrocher au dessin des invités. Le volume 110, intitulé *Haut septentrion*, est illustré par Alfred, qui vient de recevoir le Fauve du Meilleur Album à Angoulême pour *Come prima*. Les planches du suivant sont signées par Mazan, un récidiviste qui avait dessiné un épisode de 2001, *Donjon Monsters : Jean-Jean la terreur*. C'est à cet habitué que revient la lourde tâche de refermer les portes du *Donjon*. Mais personne n'y finira sa vie. Dès le printemps paraitront de nouveaux livres de l'un ou l'autre de ces maîtres du neuvième art. A suivre, comme ils disaient jusque-là.

Les nouveautés de *Donjon*

Donjon 110 : Haut septentrion,
Textes : Joann Sfar & Lewis Trondheim
Dessin : Alfred
Couleur : Walter
(Delcourt)

Donjon 111 : La Fin du Donjon,
Textes : Joann Sfar & Lewis Trondheim
Dessin : Mazan
Couleur : Walter
(Delcourt)


ROI POUSSIÈRE, LÀ-BAS! UNE ÉNORME LIMACE QUI FONCE SUR NOUS!
C'EST UNE RHINOPLORODONTE, MARVIN ROUGE...
ELLE VA NOUS POURSUIVRE POUR NOURRIR SON PETIT. JE DOIS ME SACRIFIER NOBLEMENT POUR QUE VOUS PUISSIEZ MENER À BIEN LA MISSION!
VOUS ALLEZ FAIRE COMMENT POUR LA BATTRE?
T'OCCUPE! CONTINUEZ SANS MOI ET ACCOMPLISSEZ LA MISSION!
HÉ? MAIS...
C'EST QUOI, LA MISSION?
HERBERT doit re...
EXCUSEZ-MOI, MAIS J'ENTENDS RIEN DU TOUT!
JE TE DIS QU'HERBERT DOIT ALLER AU PAYS DES MORTS, RENCONTRER SON ANCÊTRE!
CAR LUI SEUL SAIT COMMENT VAINCRE L'ENTITÉ NOIRE.

© D.R.

Contre le racisme ordinaire

par Anaïs Heluin

Le 4 février, France Télévisions a lancé sur internet une plateforme contre le racisme ordinaire. Un espace de parole pour ses victimes, mais aussi un lieu de conseils prodigués par un collège d'experts qui entend bien faire bouger les mentalités

Roumba avait onze ans lorsque ses parents décidèrent de l'envoyer en colonie de vacances dans le Finistère. C'était la première fois qu'elle quittait le cocon familial installé dans l'Oise. Son enthousiasme ne fit pas long feu : à peine entrée dans le car, elle sentit tous les regards se tourner vers elle. *« Soudain un garçon de mon âge a dit :* "Eh, il y a une Noire, elle ressemble à un singe ah ah ha" », se rappelle-t-elle bien des années après. Sabri, lui aussi, a dans la tête une phrase ancienne qui lui fait toujours mal : celle d'un professeur qui, un jour, lui a lancé : *« Tu es comme les gens de ton pays, tu as un poil dans la main »*. Des histoires pareilles, la plateforme « #RacismeOrdinaire : les mots qui font mal », lancée par France Télévisions le 4 février, en regorge.

Preuves tangibles de l'existence d'un racisme presque invisible, logé dans de petites phrases à l'air anodin ou dans des blagues au goût douteux, ces témoignages placés au cœur de l'opération de France Télévisions rappellent ceux qu'en 2012 des milliers de femmes victimes de viol déposèrent sur la plateforme « Viol, les voix du silence ». Créé par France 2 pour briser le silence autour de ce grand tabou de société, ce site interactif a servi de modèle aux concepteurs de « #RacismeOrdinaire », porté par France 2 et France Ô.

Blessures singulières et malaise collectif

Comme la plateforme dédiée au viol, celle que France Télévisions consacre aujourd'hui au racisme ordinaire est ouverte à tous. Avec son interface toute simple organisée autour d'une bulle incitant chacun à déposer son témoignage, elle est une porte ouverte vers des bribes d'existences marquées par le racisme ordinaire. Les blessures singulières y rejoignent un malaise collectif, auquel les personnes engagées dans le projet entendent trouver des solutions. *« #RacismeOrdinaire est plus qu'une simple plateforme d'appel à témoignages. Nous avons tenu à y ajouter une importante dimension de service,* expose Gilles Camouilly, directeur de l'antenne et des programmes de France Ô. *Parce que constater la souffrance liée au racisme ordinaire ne suffit pas, nous avons constitué un col-*

lège d'experts qui apporte des conseils et informations pratiques aux victimes de racisme ordinaire », poursuit-il.

Piloté par la militante antiracisme Rokhaya Diallo et l'historien François Durpaire, ce collège d'experts réunit une dizaine de personnalités dont Gilles Camouilly met en avant *« l'indépendance de toute structure politique, et même de toute association historique comme SOS Racisme ou la Licra »*. Car pour lui comme pour France Télévisions en général, *« il est important d'éviter les récupérations et de prouver que la société française peut s'intéresser à ces questions en dehors de tout enjeu politique »*.

Aux côtés de Rokhaya Diallo et François Durpaire, le chercheur Éric Fassin, l'écrivain Alain Mabanckou, la politologue Françoise Vergès et les autres membres du collège d'experts travaillent aussi depuis le lancement de la plateforme à l'élaboration d'un ensemble de propositions concrètes à adresser au gouvernement. *« Nous n'en sommes pas au stade du projet de loi, mais nous espérons que de cet effort pourront émerger quelques idées législatives »*, explique Gilles Camouilly. Pour donner à ces propositions toute leur ampleur, les possibilités offertes par la plateforme numérique sont exploitées au maximum. Grâce à un système de pastilles vidéos réparties au milieu des bulles de témoignages, #RacismeOrdinaire donne à voir et à entendre les suggestions mises au point par les experts. Entre les bulles, on trouve aussi des interventions des différents parrains de l'opération. À savoir Liliam Thuram, Josiane Balasko, Sonia Rolland, l'actrice et metteuse en scène Rachida Brakni, la chanteuse Zaho et le comédien Pascal Légitimus, qui selon Gilles Camouilly composent une *« fratrie de parrains et de marraines iconiques, représentative de l'esprit d'indépendance du projet »*.

En prêtant leur nom et leur image à #RacismeOrdinaire, ces personnalités médiatiques s'élèvent contre la fâcheuse tendance des programmes télévisés à véhiculer des clichés racistes. *« Si je soutiens cette initiative, c'est pour dire combien il est important que les services publics s'emparent de la question du racisme. Avec sa force de diffusion, France Télévisions peut vraiment faire avancer les choses »*, affirme par exemple Lilian Thuram. Engagé dans l'éducation contre le racisme au sein de sa propre fondation, ce dernier insiste sur la mission pédagogique de la plateforme de France Télévisions. *« Toute action contre le racisme ordinaire doit s'attaquer aux conditionnements qui fabriquent des individus racistes. Et je suis sûr que cette plateforme numérique peut participer à la prise de conscience de ces mécanismes »*, dit-il.

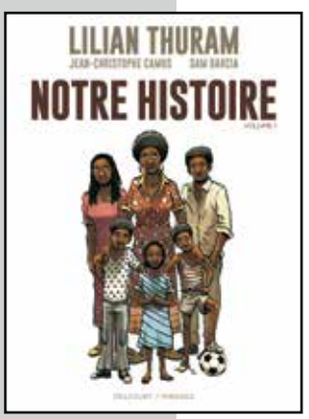
Emissions à teneur pédagogique

L'éducation tient dans le projet #RacismeOrdinaire une place centrale. Dès le 6 février, date de lancement de la plateforme sur les deux chaînes, des émissions à forte teneur pédagogique ont été diffusées. Sur France Ô, la soirée s'est ouverte sur le feuilleton *The Watsons Go To Birmingham*, une fiction américaine inédite en France qui met en scène le voyage en Alabama d'une famille d'Afro-américains en 1963, année de la Longue Marche de Martin Luther King. Et parce que le double anniversaire des marches – celle de Martin Luther King et La Marche pour l'égalité et contre le racisme en 1983 – a beaucoup influencé la création de #RacismeOrdinaire, le documentaire de Rokhaya Diallo, *Les Marches de la liberté*, a ensuite été diffusé. Sur France 2, c'est avec *Français d'origine contrôlée*, écrit par Mustapha Kessous et Jean-Thomas Ceccaldi qu'a été inaugurée la plateforme anti-racisme ordinaire.

> ***« Avec sa force de diffusion, France Télévisions peut vraiment faire avancer les choses »***
>
> **Lilian Thuram**

Pendant toute la durée de vie de cette dernière, une série d'émissions liées au racisme seront programmées sur les chaînes et disponibles en replay sur la plateforme. *« Moyens de légitimer la tenue de débats autour d'un racisme qui s'ignore, ces programmes sont de bons points de départ vers la construction d'un nouveau conditionnement, qui devra exclure d'office toute discrimination liée à la couleur de peau ou aux origines »*, s'enthousiasme Lilian Thuram. Cette traque au racisme ordinaire sera ensuite poursuivie par l'Agence nationale pour la cohésion sociale et l'égalité des chances (Acse), à qui France Télévisions donnera les manettes de sa plateforme.

◆ **www. francetv.fr/temoignages/racisme-ordinaire/**



Pour Lilian Thuram, tous les supports peuvent servir la lutte contre le racisme. Sous sa supervision, son essai *Mes étoiles noires* est ainsi adapté en BD par le scénariste **Jean-Christophe Camus** et le dessinateur **Sam Garcia**. Même si l'on y retrouve quelques héros de la lutte contre l'esclavage, comme le Commandant Louis Delgrès et la mulâtresse Solitude, l'accent est mis sur le parcours de la mère du footballeur, courageusement partie en 1980 chercher du travail à Paris. Un livre à laisser à portée des enfants… **F.M.**

Notre histoire, volume 1 (Delcourt)

Un âne lit

BD

En 1952 Pablo Picasso peignait pour la chapelle de Vallauris, dans les Alpes Maritimes, une œuvre monumentale intitulée *La guerre et la paix*, dont l'un des panneaux figure un âne en train de piétiner un livre. C'est ce détail qui a inspiré l'installation de la plasticienne espagnole **Pilar Albarracín** pour le **Musée national Pablo Picasso de Vallauris**. Son âne empaillé, assis sur un amoncellement de livres réunis comme pour servir de bûcher, tient à la main un ouvrage qu'il semble commenter. La symbolique de l'œuvre reste ouverte, mais pourrait illustrer les commentaires récents de certains hommes politiques français à propos de livres pour enfants.

◆ **www.musees-nationaux-alpesmaritimes.fr/picasso/**

Boîtiers en transit

PHOTO

Un été, objectifs et boîtiers dans le sac à dos, le photographe **Jean-Michel Leligny** est parti en bicyclette à la recherche de cette France rurale qui est rarement représentée dans les magazines. Le nom de sa série de clichés *2°20'18* ou *la France par le milieu* se réfère à la longitude du méridien de Paris, qu'il a suivi de Dunkerque au col de Pal à la frontière espagnole. Ce travail est l'une des quatorze expositions de la manifestation « **Itinéraires des photographes voyageurs** » présentées à Bordeaux du 1er au 30 avril.

◆ **www.itiphoto.com**

Gotlib © Christine Poutout

God's Club - Planche 1, L'Echo des Savanes n°6 - 1er janvier 1974 © **Gotlib**

Supergotlib

BD

Marcel Gotlib est une star de la bande dessinée française humoristique. Dans les décennies 70 et 80, le créateur des *Dingodossiers*, de la *Rubrique-à-Brac*, de *Gai Luron* ou d'*Hamster Jovial* a fait se gondoler des milliers de lecteurs de Pilote, L'Echo des Savanes ou Fluide Glacial, qu'il a fondé en 1975. Du 12 mars au 27 juillet, le Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme consacre à l'auteur une grande exposition rassemblant près de 150 planches originales, jamais exposées, assorties de nombreux documents tirés de ses archives. *Les Mondes de Gotlib* est aussi l'occasion de constater de quel bois se chauffe son personnage **Superdupont**, qu'Alain Soral a récemment essayé de détourner pour sa propagande nauséabonde.

A l'occasion de cette exposition et des 80 ans du dessinateur, les magazines **Pilote** et **Fluide Glacial** s'associent pour créer un hors série exceptionnel consacré à Marcel Gotlib.

◆ **www.mahj.org**

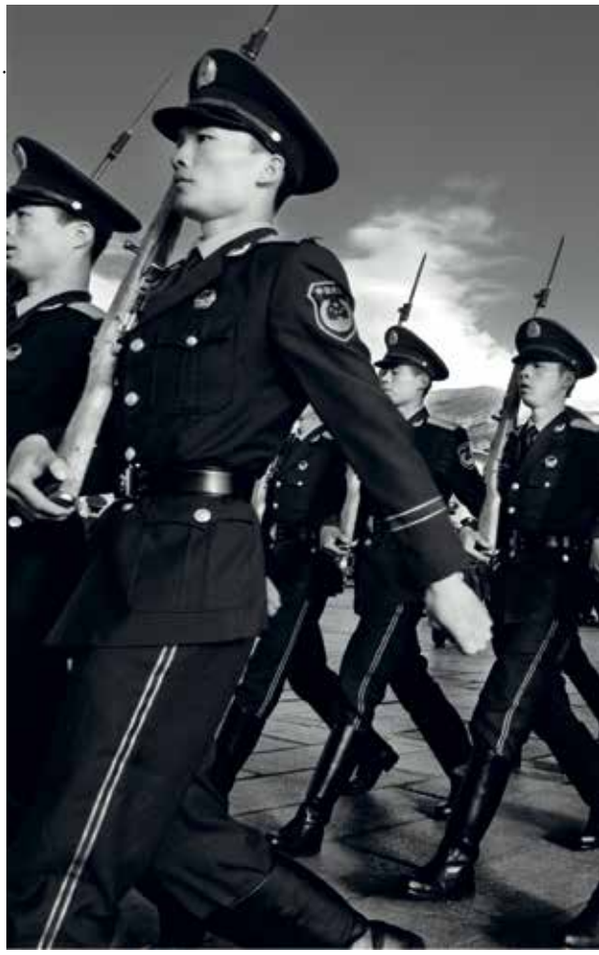
26 die grosse Göttin
the great goddess

Le dessin fait la foire

ARTS

Sous les verrières de l'Atelier Richelieu à Paris, vingt galeries internationales spécialisées dans le dessin se réunissent pour la seconde édition de **DDessin**, du 28 au 30 mars. Elles présentent les œuvres dessinées de jeunes talents ou d'artistes confirmés venus de France ou des quatre coins du monde. **Pat Andrea** appartient à la seconde catégorie. Ce peintre et sculpteur néerlandais né en 1942 est associé au mouvement pictural baptisé « Nouvelle Subjectivité ». Il définit son approche comme une ligne médiane entre Bacon et Balthus.

◆ **www.ddessinparis.fr**



© Catherine Hélie

Kebir M. Ammi

FESTIVAL

Le roman du réel

« Il y a peu de place, en ce monde, pour la vertu ». Cette leçon donnée par un capitaine de bateau à un jeune aventurier pourrait servir d'épigraphe à *Un génial imposteur*, le roman picaresque que Kebir Mustapha Ammi publie au Mercure de France. Il relate en effet les revirements d'un Algérien qui, après des années d'errances, plusieurs bains de sang et plus encore de trahisons, réussit à se faire passer pour l'un des pères de l'indépendance de son pays. Un tel rapport à la réalité promet des débats tumultueux lors de la prochaine édition du festival littéraire Etonnants Voyageurs, qui se délocalise à Rabat, au Maroc, en mars, à l'invitation notamment de cet écrivain natif des environs de Fès.

◆ **www.etonnants-voyageurs.com**

Contraste douloureux

LIVRE

A l'automne 2008, le journaliste sinologue **Eric Meyer** et le photo-reporter **Laurent Zylberman** obtiennent l'autorisation de voyager dans la région autonome du Tibet, quelques mois après la répression par les forces de l'ordre chinoises de manifestations visant à obtenir la libération de moines emprisonnés. Malgré un parcours très balisé et une surveillance appuyée des autorités, ils réussissent à obtenir des clichés et des témoignages qui leur permettent d'élargir l'horizon de leur reportage. Six ans plus tard, grâce à l'inscription de leur projet sur le site de financement collaboratif Kickstarter, ils publient le livre *Tibet, dernier cri*. Les textes et les splendides clichés en noir et blanc décrivent avec subtilité l'affrontement culturel entre la spiritualité ancestrale des Tibétains et le matérialisme brutal de leurs envahisseurs. La moitié des droits d'auteurs sera reversée à des ONG œuvrant dans cette région.

Eric Meyer et **Laurent Zylberman - *Tibet, dernier cri*** (L'Aube)

Morceau **d'histoire**

L'HISTOIRE S'EST SOUVENT FAITE EN MUSIQUE

We Shall Overcome
Charles Albert Tindley

Martin Luther King aimait la musique. C'est à elle que sont allées ses dernières pensées, un soir d'avril 1968, sur le balcon d'un motel de Memphis. Croisant le musicien Ben Branch, il lui a demandé *« Ben, joue* Take My Hand, *Precious Lord à la réunion de ce soir. Joue-le bien »*. Puis une balle lui a arraché la joue et tranché la veine jugulaire. Le monde perdait un apôtre de la non-violence, principal artisan de la reconnaissance des droits civiques des Afro-Américains aux Etats-Unis. Quelques jours auparavant, il faisait référence dans son dernier sermon à une autre chanson, *We Shall Overcome*. Du boycott des bus à Montgomery à la marche sur Washington, les opposants à la ségrégation raciale ont beaucoup chanté mais cette protest song est, de l'avis général, celle qui leur a donné le plus de force. L'une de ses sources est *I'll Overcome Someday*, un hymne composé par Charles Albert Tindley, un pasteur méthodiste qui avait grandi parmi les esclaves. Adopté par certains syndicats de travailleurs à partir des années 1920, le morceau a peu à peu muté, le « je » du gospel devenant le « nous » des mouvements sociaux. Après-guerre, les précurseurs du revival folk en impriment une version dans leur bulletin, *People's Songs*. Les paroles ont encore changé, sous l'influence notamment de Pete Seeger. C'est ce que ce prédécesseur de Joan Baez ou de Bob Dylan, récemment décédé, appelle le « folk process » : réactualiser une chanson populaire, la ré-ancrer dans son époque sans, pour autant, en faire d'usage commercial. Finalement, il dépose le morceau auprès d'une société de droits d'auteurs avec trois amis, mais tous s'engagent à en reverser les fruits à une association. Depuis, la chanson a fait le tour du monde, déclenchant une révolte en Irlande du Nord ou accompagnant la Révolution de Velours en Tchécoslovaquie. Dans les notes de pochette de son hommage de 2006 à Pete Seeger, Bruce Springsteen la décrit tout simplement comme *« la plus importante protest song politique de tous les temps »*.

François Mauger

Plongée dans les limbes

NUMÉRIQUE

Deux ans après la sortie de *King of The Limbs*, **Radiohead** diffuse une application pour systèmes Android et IOS, dont l'univers sonore est composé à partir des séquences de *Bloom*, le premier titre de l'album. Distribuée gratuitement, l'app **PolyFauna** a été conçue en collaboration avec le studio d'artistes et designers **Universal Everything**. Cette plongée ludique et planante dans un monde tour à tour aquatique, aérien ou désertique est née, selon Thom Yorke, de l'intérêt du groupe anglais pour les *« premières expérimentations de mondes virtuels et les créatures de leur inconscient »*.

- **www.radiohead.com**
- **www.universaleverything.com**

Aidez les !

CROWDFUNDING

En ces temps de crises, de plus en plus d'acteurs culturels se tournent vers les plateformes de financement participatif (crowdfunding) pour trouver des solutions économiques à leurs projets. Ainsi le journaliste **Adrien Rivollier** s'est tourné vers KissKissBankBank pour finaliser son projet de documentaire sur le pianiste arménien **Tigran Hamasyan**. Il a jusqu'au 1er avril pour récolter 12 000 euros. Avec 3000 euros, le réalisateur **Tiloch** compte terminer son road movie *Sur la piste des vrais mandingues*, dans lequel on suit le griot burkinabé **Flèche** à la rencontre de musiciens d'Afrique de l'Ouest. Fin de la récolte au 1er mai. Sur Ulule, la productrice **Yvan Kahan** cherche 10 000 euros avant le 25 mars pour achever la réalisation d'un coffret hommage au pianiste et arrangeur de la chanson franco-arabe **Maurice El Medioni**, qui doit bénéficier de la participation de **Philippe Cohen-Solal** (Gotan Project, Salif Keita). Les producteurs reggae de Strasbourg **Easy Riddim Maker** cherchent 7000 euros avant le 12 avril pour compléter leur budget de production de leur second album avec **Lee Scratch Perry** (photo). Les participations démarrent à partir de 5 ou 10€uros et sont toutes assorties de récompenses graduellement importantes selon les dons. A votre bon cœur !

- **www.kisskissbankbank.com/tigran**
- **fr.ulule.com/mauriceelmedioni-tribute/**
- **fr.ulule.com/lee-scratch/**
- **www.kisskissbankbank.com/sur-la-piste-des-vrais-mandingues**

Gore 50

LIVRES

Le titre de cet ouvrage - ***Les disques que vous n'écouterez plus jamais*** - est exagéré. Parmi les disques présentés, on trouve par exemple l'inoxydable *Sticky Fingers* des Stones, mais dans son habillage espagnol que le groupe avait substitué à la version dite à la braguette conçue par Andy Warhol et censurée par le gouvernement franquiste. Ces doigts aux ongles carmin surnageant dans un liquide poisseux ne déparent pas les images réunies ici : photos salaces, chanteurs aux looks improbables ou mises en scène à l'humour douteux, le mauvais goût, voire le très mauvais, domine. Rares sont les visuels qui donnent envie de sérieusement écouter la musique qu'ils illustrent. Peu nombreux sont les disques qui émanent d'artistes recommandables. Nul est le nombre de pochette qui ne vous arrachera pas au minimum un sourire.

Les disques que vous n'écouterez plus jamais
(Editions Hugo Desinge)

Rodolphe
LES DISQUES
QUE VOUS N'ÉCOUTEREZ
PLUS JAMAIS
80 ans de musiques avec les pochettes les plus incroyables, les plus dingues et aussi les plus moches jamais réalisées...
BEASTIALITY
PLEASE DO NOT FEED ANIMALS
Hugo Desinge

Le titre **qui tue**

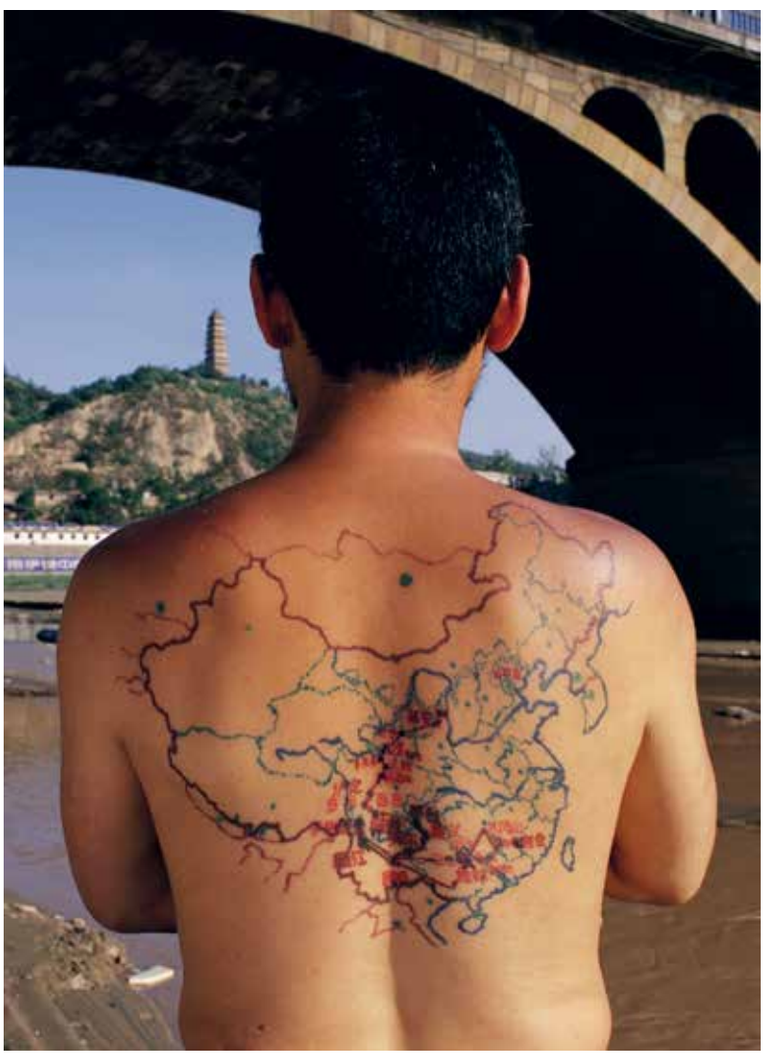
DÉCRYPTAGE D'UN MORCEAU QUI TUE LES MAUVAISES ONDES

Indignats
de **Rodín (feat Citizen Chance), remix by MC2**

Dans sa version originale, l'*Indignats* de Rodín croise textes en occitan et en anglais sur un beat rentre-dedans soutenu par une puissante ligne de basse. Tout cela se passe à Marseille, autour de Rodín. Né en Allemagne, ce chanteur et producteur a grandi sous le soleil du Maroc, d'Egypte et du Liban avant de s'installer dans le sud depuis 1995, où il est l'un des membres du Cor de la Plana. Producteur et responsable de Pantais Records, son propre label voué aux musiques occitanes actuelles, il pousse sa passion pour la langue du poète marseillais Jorgi Reboul, décédé en 92, et pour les polyphonies, jusqu'à les propulser sur une puissante bassline venue de son amour pour le hip-hop. Initié il y a une paire d'années, au moment des soulèvements populaires en Espagne ou sur le continent nord-américain, et de la révolution égyptienne, ce titre engagé *(« Enfants de l'argent, votre tour s'effondre, le moment est venu où le peuple va prendre le volant et les clés »)* a été enregistré à distance avec le producteur et rappeur new-yorkais Citizen Chance, croisé par le biais d'un ami commun à Marseille. Un clip aux images explicites signées par le réalisateur toulousain et militant occitan Amic Bedel l'accompagne. Confié au duo phocéen de producteurs MC2 (Miosine et C.Kel), le titre revient torse bombé sur le dancefloor paré de redoutables attributs glitch-hop. Disponible en téléchargement gratuit sur **www.musica.rodiin.com/album/indignats** tout comme l'original, cet Indignats remix tue !

Squaaly

DES CHINO À PAR



C'est en Chine qu'ont eu lieu les plus importantes ventes aux enchères d'œuvres d'art de 2013. La somme totale en jeu ? 4 milliards de dollars ! De quoi faire fantasmer bien des marchands. On comprend pourquoi le salon Art Paris Art Fair, qui, comme la Fiac, réunit les principales galeries d'art contemporain sous la verrière du Grand Palais, met les artistes chinois à l'honneur :

- Les autoportraits grimaçants de **Yue Minjun** sont populaires. L'une de ses œuvres a atteint le record de 3,7 millions d'euros chez Sotheby's à Londres.

- De 2002 à 2005, deux cent cinquante artistes chinois et internationaux ont refait le parcours historique connu sous le nom de La Longue Marche. Participant à ce projet, **Qin GA** s'est fait tatoué sur le dos la carte de Chine, en ajoutant les tracés et noms des villes à chaque étape du périple.

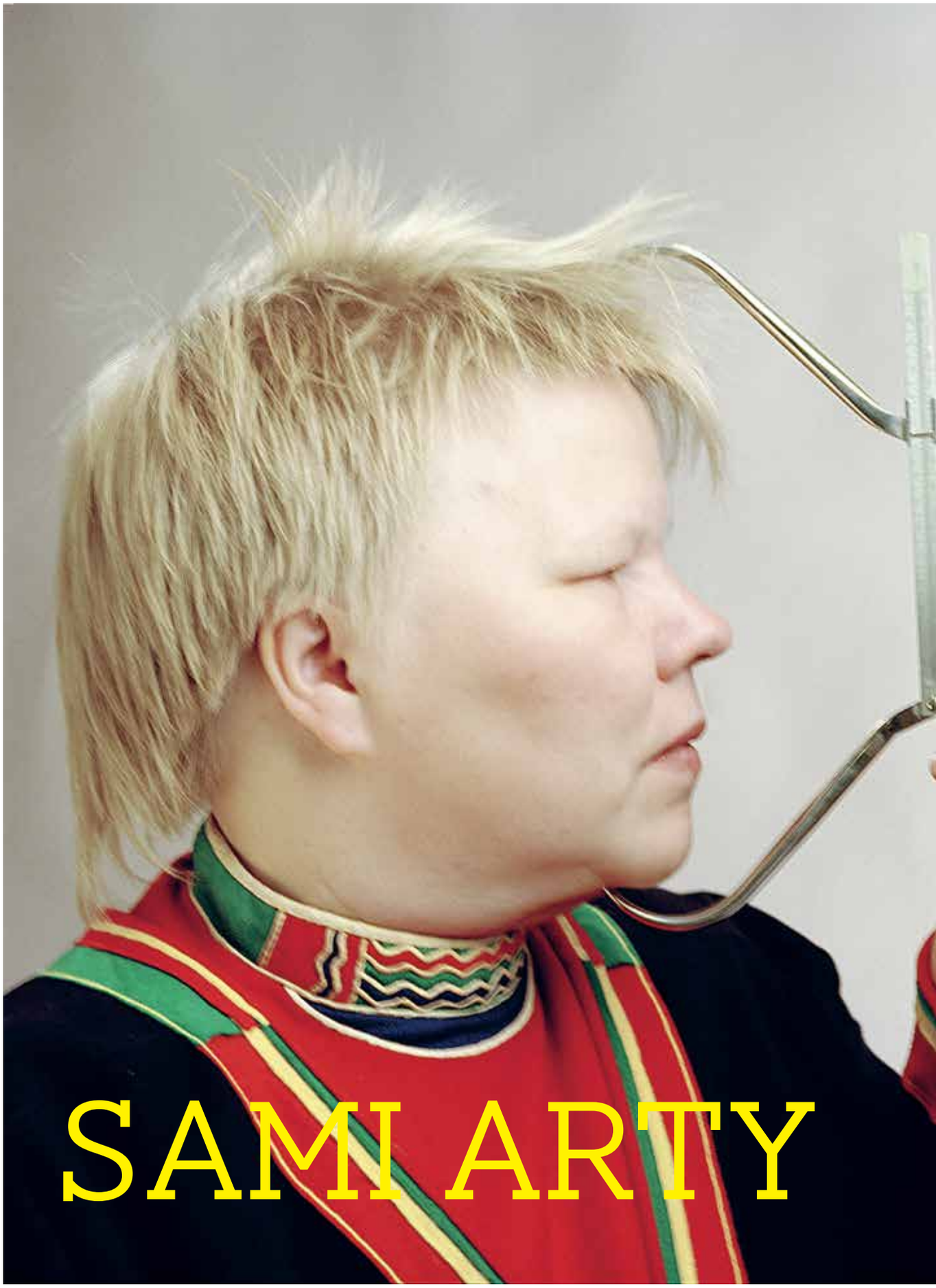
- **Li Wei** est un jeune sculpteur dont l'œuvre étrange sinon dérangeante exprime le malaise de la société contemporaine chinoise.

◆ **www.artparis.fr**

OIS
IS

(en haut à gauche) ***Hero - Chorus*** **- LI WEI** (Detail, 2010)
(en bas à gauche) ***The Miniature long march*** **- QIN GA** (21-YAN AN, 2005)
(ci dessus) ***Free Sky No. 1*** **- YUE MINJUN** (2012)

À voir



Autrefois, on les appelait lapons, ce qui en finois equivaut à « porteur de haillons ». Spécialistes de la chasse, la pêche et la cueillette, les Samis sont riches de connaissances ancestrales et chamaniques, mais souvent déconsidérés par les autochtones « civilisés ».

Jusqu'au 20 avril, l'Institut Suédois de Paris présente une exposition d'art contemporain autour de ce peuple aborigène du grand nord scandinave. L'artiste **Katarina Pirak Sikku** a joué avec l'imagerie des études de l'Institut de biologie raciale réalisées sur les Samis au début du XX^{e} siècle. **Joar Nango** et **Silje Figenschou Thoresen** ont eux mis en scène des représentations d'objets et de constructions architecturales indigènes. Des travaux de **Liselotte Wajstedt** et d'**Anders Sunna** sont également présentés dans cette exposition réalisée en collaboration avec Bildmuseet, l'université d'Umeå, ville suédoise capitale européenne de la culture 2014.

◆ **www.paris.si.se**

(ci-dessus) ***indigenuity*** **- LISELOTTE WAJSTEDT** et **D'ANDERS SUNNA**
(à gauche) **KATARINA PIRAK SIKKU**

À voir

(en haut ci-dessus) ***Lust House*** **- STÉPHANE DE GROEF**
(ci-dessus) ***Dame de Trefle*** **- ELZO DURT**
(à gauche) ***El Duende*** **- SERGIO MORA**

AIX EN B.D

Moins connues que le festival d'Angoulême, mais tout aussi utile au développement de la bande dessinée, Les Rencontres du 9e Art se déroulent à Aix en Provence ce printemps.

Le temps fort est fixé du 11 au 13 avril, week-end lors duquel la Cité du Livre reçoit plus de cinquante auteurs pour des rencontres, des ateliers, des dédicaces mais aussi du cinéma ou du théâtre de rue. Les expositions s'étalent de mars à mai. Elles sont notamment l'occasion d'admirer le travail pop et onirique du graphiste espagnol **Sergio Mora** alias **Magicorama**, et du belge **Elzo Durt** ou les dessins des bords de routes américains du Bruxellois **Stephane de Groef**.

◆ **www.bd-aix.com**

PHOTOGRAPHIE

LE GRAIN DE

Photographe de presse, **Milomir Kovacevic** a immortalisé le peuple de Sarajevo, avant comme pendant la guerre qui a déchiré la ville. Tendres ou crus, ses clichés en noir et blanc sont toujours splendides. Il est l'un des invités du festival normand **Le Printemps Balkanique**, tandis que son livre *Sarajevo* vient d'être réédité dans la collection Photo Poche Histoire chez Actes Sud.

- **www.milomirkovacevic.com**
- **www.balkans-transit.eu**

SARAJEVO

À voir

Les Chiens errants Un film de **Tsai Ming-liang**

Texte : **Emile Rabaté**

Attention, film exigeant, pas vendeur, pas marrant. Tsai Ming-liang aime la marginalité et le revendique. Dans un entretien avec Charles Tesson, le réalisateur taïwanais livre ses impressions sur l'état actuel du cinéma : *« Les films dont les gens parlent sont adaptés aux besoins du marché. Les miens ne se préoccupent pas de l'aspect commercial. Beaucoup de gens me demandent à qui s'adressent mes films, et je ne le sais pas non plus. »* De guerre lasse, il confesse *« ne plus avoir envie de faire du cinéma »*. Après Hayao Miyazaki, un autre dragon asiatique menace donc de s'éteindre, à seulement 56 ans. Nous voilà avertis.

Car il faut être en condition pour aborder *Les Chiens errants*. Son économie stylistique, que l'on aurait tort de prendre pour de l'aridité, risque d'en décourager plus d'un. Même la projection de presse n'a pas échappé à son lot de départs impromptus en milieu de séance… Les dialogues sont rares. La narration, incertaine. Aucun marqueur temporel ne permet de déterminer la suite des événements. La caméra elle-même quitte les sentiers battus. Exit champs et contre-champs, l'œil se pose, comme une libellule, sur une tige de roseau, et n'en décolle plus jusqu'à la fin d'une séquence. On assiste, comme dirait Gilles Deleuze, à une longue et sublime suite de *« situations optiques et sonores pures »*. Et c'est pour cela qu'il faut tenir.

Vagabondage poétique à travers une Taïwan ruinée, *Les Chiens errants* régalera à coup sûr les cinéphiles en quête de sensations esthétiques fortes. Plus que dans tous ses films précédents (à l'exception de *Walker*), Tsai Ming-liang pousse à fond la philosophie de *« l'image-temps »*. Les mouvements des acteurs ne dictent plus le montage. Qu'ils se baladent le long d'une rivière ou dans les rayons d'un supermarché, les personnages des *Chiens errants* évoluent derrière un cadre impassible, qui ne change pas avant qu'une coupe soudaine nous transporte dans un nouveau lieu. Il en résulte une impression de flottement, d'étirement du temps libéré du carcan des rapports de cause à effet. Les images se succèdent à l'écran comme dans un rêve. Parmi elles, un visage. Celui de Lee Kang Sheng, acteur fétiche de Ming-liang, ici au sommet de son art.

Sculpté par la misère

Sous les traits de l'insubmersible Hsiao-kang, il incarne un père de famille à la rue avec ses deux enfants. Pour joindre les deux bouts, le quadra occupe un petit boulot dégradant, qui fait fureur à Taïpei : homme-sandwich pour des appartements de luxe. Planté sous un échangeur d'autoroute, debout au milieu des klaxons et des pots d'échappement, Hsiao-kang oppose son immobilité aux tourments quotidiens : la pluie, le vent, la faim, et cette main invisible que fait peser sur ses épaules la dure loi du marché.

Un chou en guise de jouet, des palettes en bois pour dormir, la chaleur de l'alcool… C'est tout ce qu'il reste aux laissés-pour-compte du boom économique de l'île. Il n'y a rien à raconter. L'histoire, on la connait. Les mots pour dire le désespoir sont bien trop éculés. Tsai Ming-liang nous ordonne de voir, d'ouvrir grand nos pupilles blasées. Chaque visage est un canevas sculpté par la misère. En regardant bien dans les yeux de Lee Kang-sheng, on devine, dans ce film, et l'amour et l'amer. Dommage que tout le monde ne goûte pas son sel.

Les Chiens errants
Avec **Lee Kang Sheng, Yang Kuei Mei, Lu Yi ching, Cheng Shiang Chyi…**
Durée : 2h18
Distributeur : **Urban Distribution** Sortie le 12 mars

Layla Un film de **Pia Marais**

Texte : **Anaïs Heluin**

© D.R.

Thriller à l'échelle de deux corps, ceux d'une jeune mère et de son fils, *Layla* dit avec une belle retenue le paradoxe d'une Afrique du Sud obsédée par la sécurité mais en proie à une violence quotidienne

Layla est une femme sans trop de qualités. 27 ans, employée dans un club de strip-tease et mère célibataire, elle subit sans rechigner la pauvreté sud-africaine, celle qui remplit la ville, filmée par la réalisatrice Pia Marais, de silhouettes errantes et d'agressions. À sa démarche assurée, à son port de tête fier en dépit d'un quotidien de lutte pour une dignité toute simple, on sent qu'en d'autres contrées, ce personnage incarné avec talent par Rayna Campbell aurait pu briller. Le film s'ouvre d'ailleurs sur la perspective d'un épanouissement. Layla vient d'être embauchée par une société spécialisée dans l'usage de détecteurs de mensonges. Elle est alors sur le point de tourner le dos au monde glauque de la nuit et à sa précarité économique.

Mais cet horizon d'attente est déçu lorsque, de nuit, la jeune femme renverse un homme qui meurt sur le coup. *Layla* bascule alors lentement dans le thriller, sans jamais y entrer tout à fait. Grâce à ses plans rapprochés sur les visages de Layla et de son fils, Pia Marais réussit à placer son film à l'exacte frontière entre la noirceur du film de genre et l'intelligence du portrait psychologique. Dans *Layla*, pas de courses-poursuites ni de coups de feu, juste une angoisse contenue dans le regard, dans le corps d'une femme forcée de mentir pour protéger son enfant. Visibles à un pincement des lèvres ou à l'esquisse d'un cri, les troubles de la protagoniste sont pareils à la société sud-africaine : schizophrènes, ils oscillent entre désir de vérité et de grandeur morale d'un côté, et violence doublée de dissimulation de l'autre.

Avec **Rayna Campbell, August Diehl, Rapule Hendricks**
Distribution : **Jour2Fête**
Sortie le 26 mars

Leçons d'harmonie Un film d' **Emir Baigazin**

Texte : **Anaïs Heluin**

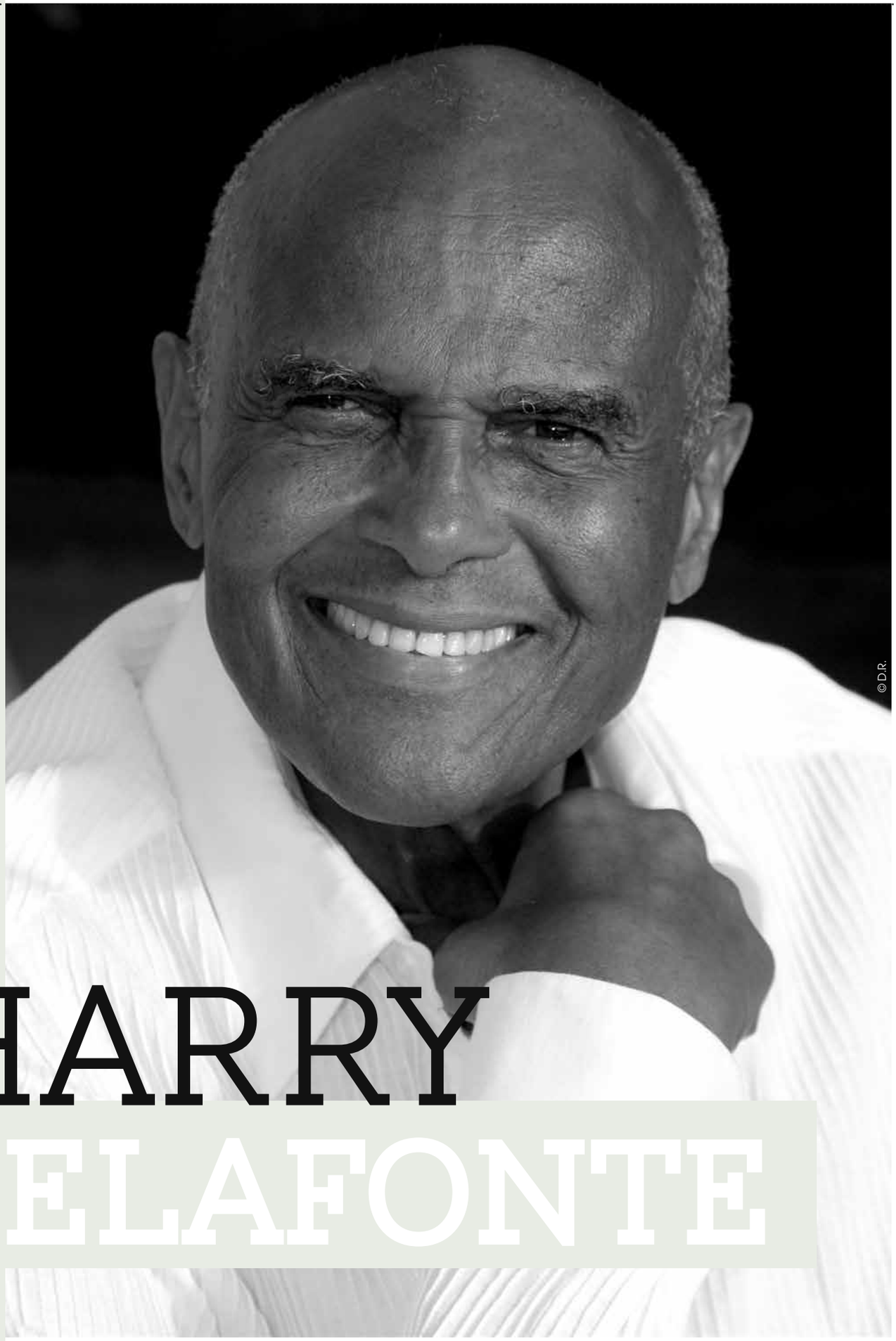
© D.R.

Histoire d'une quête de perfection en territoire de pauvreté et de violence, *Leçons d'harmonie*, premier long métrage d'Emir Baigazin, possède l'aride beauté des campagnes kazakhes

Aslan, jeune Kazakh de 13 ans, se rêve homme de Vitruve. Matin et soir, il mesure la distance qui sépare son nez de ses mains et vérifie la régularité de ses traits. Il change aussi plusieurs fois de vêtements par jour et passe des heures dans une salle de bains pleine de cafards. Autant de gestes sans paroles, filmés par Emir Baigazin avec une neutralité telle que *Leçons d'harmonie* se heurte au visage lunaire, presque inexpressif, de Timur Aidarbekov dans le rôle de l'adolescent en quête de perfection. Aslan est-il un simple personnage beckettien, un inadapté au monde, surtout à son collège sur lequel un certain Bolat fait régner l'angoisse avec son gang de racketteurs ? Ou son étrangeté est-elle le signe d'une folie calculatrice ?

Avec sa lenteur, sa façon à priori anodine de montrer les objets que manipule Aslan, son rapport aux êtres qui l'entourent – les élèves, sa grand-mère avec qui il vit – et à la belle et rude campagne kazakhe, le premier film d'Emir Baigazin a la bizarrerie minimaliste d'un roman de Kafka. C'est insensiblement, au rythme des drôles d'habitudes d'Aslan, que *Leçons d'harmonie* glisse dans l'horreur. Pour autant, même lorsque dans la seconde partie du film, Bolat est retrouvé assassiné, que l'aspirant Vitruve est présumé coupable, celui-ci ne perd pas sa poésie de l'absurde. Aslan est une entité paradoxale, il peut tuer un homme par goût de la pureté ou torturer des insectes par amour de la nature. Il fait alors de *Leçons d'harmonie* une œuvre-monde aux allures juvéniles, presque rassurantes malgré la violence qu'elles recouvrent.

Avec **Timur Aidarbekov**
Distribution : **Arizona Distribution**
Sortie le 26 mars



©D.R.

HARRY BELAFONTE

UNE VIE BIEN ENGAGÉE

Photos extraites du film *Sing Your Song*
Texte : **Jacques Denis**

Acteur et chanteur couronné de succès dès le milieu des années 50, Harry Belafonte n'a cessé d'utiliser sa popularité pour mener ses combats. Pour les droits civiques et la paix, contre la pauvreté et le néocolonialisme de son pays. Portait d'un activiste coriace

A l'été 2012, une passe d'armes a opposé deux icônes de la communauté afro-américaine : Harry Belafonte et Jay Z. Alors qu'Oprah Winfrey, autre égérie de la communauté outre-Atlantique, essayait vainement de trouver un point commun entre le rappeur cathodique et l'entertainer protestant - *« la manière de lutter est différente selon les générations, mais tous les deux ont raison »* - l'aîné repoussait toute tentative de conjonction : *« Nous ne sommes pas prédéterminés. Nous ne sommes pas dirigés par une espèce de technologie qui nous permettrait de tuer des Afghans, les Irakiens ou les Hispaniques. Tout cela est lamentable. C'est triste. Et je pense qu'un des grands abus de notre temps est que nous devrions pouvoir être aiguillés par des artistes très en vue, des célébrités puissantes. Mais ils ont tourné le dos à leur responsabilité sociale. C'est le cas de Jay Z et Beyoncé, par exemple. Rien à voir avec Bruce Springsteen. Je pense vraiment que ce dernier est noir. »* La sentence tranche dans le vif du sujet : où en est la conscience afro-américaine à l'heure d'un millénaire qui a porté à la présidence Barack Obama, alors que les millionnaires issus desdites minorités se font plus visibles ?

Ce n'est pas nouveau : Harry Belafonte est un homme de paroles, dans tous les sens du terme. D'ailleurs, avant même d'être célébré comme le chanteur de charme tropical que l'on sait, il fit ses classes au Dramatic Workshop of the School of Social Research, cours d'art dramatique où il croisa Marlon Brando, Rod Steiger et Tony Curtis. C'était au sortir de la guerre, après avoir assisté à la pièce *Home is The Hunter* au Théâtre Noir Américain. Jusqu'ici, rien ne le prédestinait à suivre cette voie : natif d'Harlem en 1923, ce cadet d'une famille créole a grandi jusqu'en 1939 en Jamaïque, l'île d'où est originaire sa mère (les racines de son père sont en Martinique), avant de rejoindre les bataillons dans le Pacifique. De retour à New York, il a enchaîné les petits boulots, mal payés. De cette période de galère, le jeune homme apprend quelques leçons de vie, qui vont lui servir de matrice lorsqu'il s'agira de prendre la parole pour les millions de sans-voix qui subissent la ségrégation raciale et sociale. Mais l'essentielle matière qui va nourrir son verbe demeure dans les hommes libres qui ont irrigué la Harlem Renaissance. Parmi ceux-ci, l'écrivain militant W. E. B. Du Bois et le chanteur à la voix de stentor Paul Robeson lui montrent la voie, tandis que le plus radical Claude McKay, totémique auteur jamaïcain, choi-

sit de s'installer en URSS. Harry Belafonte ne se situera jamais à ce point de rupture avec le système, plus proche de la lutte non violente du pasteur Luther King que des actions coups de poing des Black Panthers. Reste qu'il veut que ça change, et plutôt dans le bon sens.

ASCENSION FULGURANTE

« Il n'y a rien de plus puissant dans l'univers que l'art, parce qu'il s'agit du vibrant témoignage, sans mensonge, de la vérité. » Pour porter son message, l'apprenti comédien va vite choisir d'intégrer le parcours classique. Cours de comédie, petits rôles au théâtre, premières apparitions sur scène au très coté Royal Roost, bientôt suivies d'un premier contrat d'enregistrement : Monte Kay, célèbre agent du be-bop alors très en vogue, lui offre sa première chance. Tout va très vite pour Belafonte, qui se fait remarquer à Broadway, avant tout pour ses talents de chanteur : à tout juste trente ans, il empoche un Tony Award pour sa performance dans *Almanac* de John Murray Anderson… La même année, dans *Bright Road*, il donne la réplique à Dorothy Dandridge, l'une des premières étoiles noires-américaines avec la chanteuse Lena Horne. Ce film à petit budget lui permet surtout d'enchaîner, toujours avec l'actrice, par *Carmen Jones*, une adaptation du musical de Broadway par Otto Preminger. Soit l'intrigue de Georges Bizet transposée aux problématiques d'un pays qui divise alors tout en noir et blanc. Nommé pour sa performance, Belafonte se distingue encore une fois, mais c'est néanmoins un tout autre sujet qui va l'imposer définitivement au premier plan.

Alors qu'il commence à se faire un nom à l'écran, Harry Belafonte change de stature en 1956 en signant sur RCA Victor Records *Calypso*. Sur ce disque qui surfe sur la vague des musiques folkloriques, il peut compter sur le soutien érudit d'Irving Burgie, un auteur compositeur rencontré en 1951 qui arrange nombre de standards et paraphe également quelques futurs classiques (*Jamaica Farewell*, entre autres). Ensemble, ils revisitent le répertoire populaire des Caraïbes, à commencer par les refrains qui ont bercé l'enfance de Belafonte en Jamaïque. La version de *The Banana Boat Song (Day-O)*, un mento pur jus qui dépeint le quotidien des dockers, devient sa chanson-phare. Le beau mulâtre y voit *« une ode à un style de vie »*, *« un hommage aux femmes et hommes qui transpirent dans les champs de bananes et de canne »*. La chanson se hisse au cinquième rang du Billboard et l'album atteint des sommets, en franchissant le cap du million. Une première pour ce nouveau format ! En trois ans, Harry Belafonte vient de passer d'illustre inconnu au rang de star planétaire. Cette fulgurante ascension s'appuie sur son visage d'ange, qui orne la pochette, mais aussi sur le vent de changement qui souffle un désir de liberté, après les années de plomb du maccarthysme. Bientôt, vont résonner de pair le *We Shall Overcome* qui colle à la peau de ce progressiste et le *I Have A Dream* du pasteur Martin Luther King, ami qu'il soutint dès le début des années 1950.

> ***« Respecté par la génération qui va monter sur tous les fronts, contre le Vietnam et pour les Droits Civiques, Belafonte a des faux airs respectables pour les oreilles plus prudes d'une Amérique bon teint »***

LA MUSIQUE COMME CHEVAL DE TROIE

Fidèle à ses engagements politiques et esthétiques, Harry Belafonte reproduira deux décennies durant cette formule gagnante, avec la légitimité de ceux qui ont eu l'heur d'être les pionniers. Et un certain succès à la clef. Mieux : il incarne aux yeux du monde l'Amérique du futur, celle qui va triompher avec les années 1970. Musiques et rythmiques tropicales avant tout, mais aussi gospels et spirituals, blues et ballades, le chanteur parvient à concilier les contraires : il est respecté par la génération qui va monter sur tous les fronts, contre le Vietnam et pour les Droits Civiques, il a des faux airs respectables pour les oreilles plus prudes d'une Amérique bon teint. Et pour pénétrer les hautes sphères, la musique aura été son cheval de Troie. Tout en publiant un album quasiment tous les ans jusqu'au milieu des années 1970, tout en s'illustrant épisodiquement au cinéma (dans des rôles souvent en phase avec ses convictions, à l'image de *Buck and The Preacher*, où il narra avec Sidney Poitier l'histoire d'esclaves affranchis) et même à la télévision (en 1959, il est le premier Afro-américain à obtenir un Emmy, pour un show produit par ses soins), Harry Belafonte devient dès la présidence de John Fitzgerald Kennedy un interlocuteur « politique ». En 1960, il est nommé consultant culturel dans le « Corps pour la Paix ». Une fois encore, c'est une première pour un homme issu du sérail culturel, qui plus est afro-américain. S'il va s'y employer pendant près de cinq ans, c'est néanmoins sur un terrain moins conventionnel, la lutte pour l'égalité des droits civiques aux Etats-Unis, qu'il a fait réellement entendre sa divergence.

(en haut) **JFK** et **Harry Belafonte**
(ci dessus) **Harry Belafonte** manifestant contre la guerre en Irak

Depuis, Harry Belafonte est de tous les combats. Aux côtés de Miriam Makeba pour chanter en 1966 un explicite *Give Us Our Land*, extrait d'un disque qui vaudra un Grammy à la Sud-Africaine, avant de devoir partir des Etats-Unis, suite à son mariage avec l'un des leaders Black Panthers. Belafonte soutiendra aussi la cause d'Angela Davis, contrainte à l'exil. *« Au cours des années 1960 et 1970, nous nous sommes pleinement dédiés à créer et alimenter des organisations qui défendaient notre cause. Personne ne voulait alors entendre les histoires liées à l'esclavage, les exactions commises par les colonisateurs à l'égard des indigènes »*, se remémorait-il récemment encore aux côtés de l'activiste. Si Belafonte restera dans la mémoire collective comme un fervent défenseur de la paix, il n'en demeure pas moins conscient des combats qu'il eut à mener. Contre les impérialismes de tout bord, à commencer par le post-colonialisme de l'empire américain. À cet égard Belafonte s'est souvent montré virulent. *« Notre politique étrangère a causé énormément de dégâts sur la planète. Je suis toujours en Afrique, et partout, j'y vois l'oppression de la politique américaine décrite sur les murs. »*

L'Afrique, cet Afro-Américain la connaît de long en large, de longue date, et son rôle de médiateur en faveur du continent « oublié » ne peut se résumer à l'opération certes charitable « We Are The World », sanctifiée d'un Grammy en 1985. Ni même à son statut d'ambassadeur itinérant pour l'Unicef, depuis 1987. Comme pour la musique, dont il use encore aujourd'hui à travers essentiellement des galas de bienfaisance, celui qui eut pour ami Nelson Mandela utilise ce pouvoir pour mener des actions concrètes : les ravages du Sida en Afrique australe, la situation critique des enfants abandonnés au Rwanda, l'abolition des frais de scolarité au Kenya… Et au-delà même de cette question, bien entendu axiale dans tout son parcours de vie, l'Ambassadeur de la Conscience désigné en 2013 (avec Malala Yousafzai, l'adolescente pakistanaise) par Amnesty International, milite sans relâche pour les droits de l'homme : en Afrique comme aux Etats-Unis, où il dénonce l'administration Bush et ses faucons. Pas question pour lui de sombrer dans la politique du pire, ni de se faire enfermer dans des raisonnements déraisonnables. N'avait-il pas écrit un jour dans les colonnes du *International Herald Tribune* : *« Vous pouvez mettre en cage le chanteur mais pas la chanson ! »* Jolie sentence, qui sert désormais de phrase d'appel sur un T-shirt American Apparel... Même les plus nobles intentions se retrouvent parfois réduites à l'état de marchandises en ce bas monde.

(ci-dessus) **Harry Belafonte** dans un spot de campagne pour **John Fitzgerald Kennedy**
(à droite) **Harry Belafonte** et **Miriam Makeba**

LE PIRATE DES CARAÏBES

Photos extraites du film *Sing Your Song*
Propos recueillis par : **Elodie Maillot**

Il a été radical avant d'être chic et l'est resté bien après avoir quitté les hit parades. Harry Belafonte fut acteur chez Preminger, star du calypso et ami de Martin Luther King. À 87 ans, il reste hyper actif. Après avoir invectivé Bloomberg, l'ancien maire de New York, les yeux dans les yeux, en lui reprochant son échec face à la pauvreté, l'ami de Bill De Blasio le nouveau maire de la ville, nous a reçu dans son bureau, à New York, entre deux rendez-vous

Sur les murs de votre bureau, Paul Robeson *(intellectuel, acteur chanteur, afro-américain qui a joué au Carnegie Hall dans les années 50)* est très présent...
HB : C'était mon mentor, mon modèle absolu. Même si je n'avais pas son talent intellectuel ou artistique, je me suis façonné à travers son exemple. Il a beaucoup joué en Europe, mais en Amérique, il faisait peur à cause de ses idées de gauche. Pendant le Maccarthysme, il était banni de la radio, des théâtres, et on a même fini par lui confisquer son passeport ! Il disait : *« La cause du Bien n'est rien sans ennemis passionnés »*. J'ai aimé avoir des ennemis et imaginer des tactiques pour ne pas tomber dans les pièges du système. C'est comme une partie d'échec, ça aiguise votre esprit !

Comment s'articule désormais votre combat au quotidien ?
HB : Je reste proche d'associations, des jeunes et des facs. C'est intimidant de parler devant 5000 étudiants, mais il y a encore tant de choses à dire sur l'Amérique et le monde, les armes, les gens qui vivent dans la rue, l'écologie, le racisme… L'ennemi est toujours là, et ceux à qui je m'oppose peuvent aller loin. On l'a vu avec cette guerre illégale en Irak. Il faut rester vigilant, ça donne de l'énergie !

Etes-vous enfin libre ?
HB : Je suis aussi libre que je peux l'être, dans la mesure où beaucoup de choses brident ma liberté. Je ne peux pas régner sur Hollywood ou sur le monde de la musique, alors je reste du côté des indépendants. L'autre limite à ma liberté, c'est mon propre corps. J'ai eu un cancer et une attaque cérébrale qui ont affecté mon équilibre et l'élasticité de mes cordes vocales. Je ne me produis plus sur scène mais je soutiens des dizaines d'artistes. On touche un public moins large, mais terriblement passionné !

Avec qui travaillez-vous en ce moment?
HB : Il y a tellement d'artistes que je ne peux pas les citer ! J'ai fait des choses avec Jamie Foxx, Martin Scorsese, Danny Glover... Je soutiens de troupes de théâtres underground et je reste proche du milieu hip hop, notamment de Chuck D, Common, Mos Def et d'autres moins connus.

En 1984, vous avez produit un film sur les débuts du hip hop avec Afrika Bambaataa qui prônait la « quête du savoir ». Trente ans plus tard, vous vous en prenez à Beyoncé et à Jay Z. Le rap a-t-il tant changé ?
HB : Oui ! Je n'en veux pas qu'à Jay Z et Beyoncé, mais à tous ceux qui ont laissé tomber leur rôle social par égoïsme. Au départ, le hip hop et la poésie étaient de nouvelles formes d'art noir, noble. Au lieu d'en profiter pour soutenir les luttes sociales, Jay Z ou Beyoncé ont préféré l'argent

« Je reste proche du milieu hip hop, notamment de Chuck D, Common, Mos Def et d'autres moins connus. »

(haut) **Harry Belafonte** interprète *Coconut Woman* dans le *Bell Telephone Hour*
(centre) **Harry Belafonte** avec **Marge** et **Gower Champion**
(bas) **Harry Belafonte** dans *Tonight with Belafonte* en 1959
(à droite) **Harry Belafonte** à Los Angeles

et les paroles idiotes ! Ce qui me rassure, c'est que le hip hop change encore pour revenir vers ses bases. Je prépare une mobilisation en collaboration avec Eve Ensle, l'auteur *Des Monologues du Vagin*, et des rappeurs autour des violences faites aux femmes. On va donc libérer le vagin, ce mot banni des chansons au profit d'insanités : pute, salope, chatte... Respectons le vagin, même si c'est un lieu de plaisir, car nous venons tous de là ! (rires).

Enfant, qu'avez vous écouté comme musique ?
HB : La musique est importante pour moi, mais jeune, je voulais surtout devenir acteur. J'ai étudié avec le dramaturge Erwin Piscator, puis j'ai joué Shakespeare, Brecht et Sartre. C'est là que j'ai connu Marlon Brando et Tony Curtis. Si vous ne me voyez que comme un chanteur, vous n'avez alors qu'une vision très infime de mon art…

Vous avez un temps renoncé à une carrière d'acteur car vous ne trouviez pas de rôle à votre mesure ?
HB : Oui, à l'époque un acteur noir ne pouvait pas jouer *Hamlet* ! Finalement, j'ai dû chanter dans une pièce et j'ai fini par envisager la chanson car je voulais avant tout être sur scène !

Mais quelles musiques ont accompagnée votre enfance ?
HB : Lorsque que je suis arrivé d'Harlem en Jamaïque *(à l'âge de 8 ans)*, j'écoutais du jazz, les chansons des dockers sur le port, celles sur les bananes qui ont inspiré le fameux *Day-O (Banana Boat Song)* que j'ai chanté plus tard, et des calypsos. Ces chanteurs étaient vraiment des acteurs. Chaque chanson racontait une histoire. C'était magique !

En 1957, votre album *Calypso* avec des titres « arrangés » pour un public occidental, se vend à plus d'un million d'exemplaires. Comment expliquez-vous ce succès ?
HB : Je crois que ma musique a plu car elle était dansante. Le calypso est arrivé à un moment où le jazz a changé. Les grands orchestres de Duke Ellington ou Count Basie ont renoncé à faire danser. Le jazz est devenu plus intellectuel, le rock se cherchait encore, et on est arrivés avec le calypso ! Le public a aimé cette musique gaie et les paroles que je rendais accessibles en essayant de garder les métaphores ambivalentes du calypso, pleines de sensualité et de sexe… Et puis j'ai amené les percussions, les cloches, les tambourins sur scène, personne n'avait jamais vu ça, sauf dans les orchestres afro-cubains. C'est une partie de la raison de mon succès. L'autre c'est que nous avons incarné une nouvelle force de l'expression de la culture noire… Avec Sidney Poitier au cinéma, et moi star du calypso et acteur, le monde découvrait des hommes noirs d'origine antillaise, et par ailleurs amis, qui devenaient des symboles héroïques grâce à leur art. Armstrong ou Nat King Cole étaient des artistes incroyables, mais ils n'étaient pas glamour !

Soudain être Noir pouvait être romantique et sexy... La nouvelle est même arrivée en Afrique et aux Antilles...
HB : Oui, tout a changé, le romantisme et l'héroïsme sont passés de notre côté. Nous n'étions pas des serviteurs ou des bouffons, nous étions des icônes du grand public ! Nous apparaissions aux côtés de beautés féminines noires et blanches... L'Afrique et les Caraïbes ont pris note... Plusieurs coïncidences ont joué en faveur du succès, ce n'était pas que la musique, c'était dans l'air du temps et le monde était prêt.

Votre travail était aussi ancré dans une lutte sociale plus globale, contre la colonisation, le racisme aux Etats-Unis ou l'apartheid. C'était un même combat ?
HB : Un même combat avec une même arme : l'art. J'étais très proche de Martin Luther King, Malcom X ou de Paul Robeson, je portais leurs combats. Si tu me trouvais sexy, je n'y pouvais rien, mais je pouvais utiliser cette enveloppe pour défendre des idées subversives. Beaucoup de mes chansons étaient en harmonie avec celles de Joan Baez ou de Dylan, au moment où est née cette culture globale dans les années 60. On faisait de la « world music », même si je n'aime pas ce terme réducteur issu d'une vision occidentale. En Europe, en Afrique et en Amérique, le peuple n'était plus d'accord avec l'oppression, et mon image correspondait parfaitement à ce climat universel. J'en ai profité pour aider d'autres à s'exprimer, comme Miriam Makeba.

Comment avez-vous rencontré Miriam Makeba ?
HB : Grâce à *Come Back Africa*, un film révolutionnaire, l'un des plus importants de l'histoire du cinéma. J'y ai découvert l'histoire de l'apartheid, et au fond d'un *shebeen (bar clandestin en Afrique du Sud)*, il y avait cette jeune fille incroyable qui chantait, c'était Miriam Makeba. On a fini par se rencontrer à Londres avec d'autres activistes sud-africains.

Pourquoi avoir tant cru en la jeune Miriam Makeba ?
HB : A cause du film et de son talent ! Elle était humble mais très intelligente. Je lui ai conseillé de ne pas être une artiste exotique, donc intouchable, et je lui ai présenté des musiciens d'un peu partout : brésiliens, cubains, américains. Elle avait le meilleur groupe du monde et je l'invitais dans mon show télévisé. La télé était très conservatrice à l'époque, il fallait changer les esprits. Elle était complexée de ne pas chanter en anglais, mais je lui disais : *« On a déjà Billie Holiday, Sarah Vaughan, alors parle nous d'Afrique ! »*. Ensuite, on a fait venir Hugh Masekela, qui est venu étudier ici, tandis qu'elle est devenue une star internationale, tout ça grâce à la politique !

Vous étiez également proche de Dylan, Hemingway, ou Montand. Quel rôle l'amitié a-t-elle joué dans votre carrière ?
HB : Un rôle immense jusqu'à aujourd'hui. C'est important de ne pas se sentir seul dans la lutte, car il y a des moments de doutes, d'autres où la division est un risque. Je me souviens par exemple de la première visite de Luther King à Paris. Au sein du mouvement pour la défense des droits civiques, certains disaient qu'on ne devait pas y aller car on devait laver notre linge sale en famille. Quelle connerie ! On tuait des gens dans le sud, dans le Mississipi, et on devait cacher ça au monde ? On a décidé de partir avec le soutien de l'église américaine, qui s'est finalement rétractée… Alors j'ai appelé mes amis Yves Montand, Simone Signoret, Peter O'Toole et d'autres artistes que je connaissais à Paris et il nous ont offert le Palais des Sports, c'était un succès ! Je suis souvent retourné en Europe, on parlait de Frantz Fanon, de l'Algérie. J'avais beaucoup d'amis rencontrés dans ce contexte de luttes globales. Lentement, les choses ont commencé à changer…

Vos combats vous mènent-ils en Jamaïque ?
HB : J'y vais assez souvent, selon les rencontres et les évènements. J'y allais pour Marley, les politiciens, les athlètes, les chansons et l'histoire.

Vous auriez aimé travailler avec Bob Marley, autre messager de luttes universelles ?
HB : On s'est rencontrés plusieurs fois, mais il était meilleur que moi parce qu'il était vraiment direct dans ses chansons qui parlent toutes de pauvreté et de luttes. C'était un poète génial, moi j'ai plutôt adapté des chansons ou les poèmes d'autres. J'aurais aimé travailler avec lui, mais il était trop jeune pour moi, et je ne supportais pas la fumée, j'étais *high* même sans fumer !

Vous êtes souvent là où il faut : au moment où le folk croisait la poésie et le jazz à Greenwich Village à New York, vous avez ouvert The SAGE ?
HB : C'était un restaurant, mais tous mes amis musiciens venaient jouer là-bas, surtout pour avoir un repas gratuit ! Le village à cette époque, c'était incroyable, tout le monde y était : les artistes folk, Pete Seeger, Woody Guthrie, Dylan, les jazzmen, les poètes, le grand Leadbelly. Ils venaient jouer et débattre. C'était une « Renaissance culturelle » très riche, j'ai fait partie de tout ça, sans penser qu'un petit restaurant pourrait faire faillite en huit mois, mais c'était tellement génial ! (rires)

Leadbelly a été enregistré par les Lomax, qui ont collecté des chansons à travers le monde et les Etats-Unis pour la Bibliothèque du Congrès. Leur travail a-t-il permis de voir les musiques noires autrement?
HB : Sans aucun doute ! J'ai passé des heures à écouter des chansons de prisonniers, des chants folkloriques, des musiques de pauvres Noirs, ou de Blancs d'ailleurs. Les enregistrements des Lomax sont la base de mon vocabulaire musical. Ils ont montré l'influence de l'Europe sur les musiques américaines, sans parler des mélodies sublimes d'Haïti, de tout ce qui s'est mélangé avec les musiques noires !

Votre recueil *The Long Road to Freedom*, sorti en 2001 après quarante ans de travail, est-il une suite au travail des Lomax ?
HB : Non, les Lomax étaient très académiques, paternalistes et décrivaient souvent les Noirs comme des enfants. Nous ne sommes pas des enfants ! Je les remercie pour leur travail, mais je voulais raconter l'histoire des esclaves de notre point de vue. Je prépare la suite car quand j'ai commencé à travailler sur cette anthologie, on était dans une Amérique bien différente. On aimait les Noirs à leur place et pas dans leur rébellion. Cette anthologie est donc un peu trop polie, un peu trop pop car il fallait séduire le public, mais maintenant on va pouvoir sortir quelque chose de plus authentique, de plus abouti.

Vous revendiquez le terme « black music » ?
HB : « Black music » est le bon mot car c'est une musique beaucoup plus large que ce que les gens imaginent. J'entends des musiques noires hors d'Afrique, en Espagne dans toute la tradition flamenca inspirée par les Maures. Pareil pour les musiques d'Amérique du Sud, qui ne seraient rien sans l'héritage africain, sans parler du jazz, qui s'enracine dans l'Afrique. Donc musiques noires, ca me va très bien car c'est très large.

Les musiques noires connaissent-elles un succès mérité aujourd'hui ?
HB : Les musiques noires sont tellement larges qu'elles sont partout grâce aux nouvelles technologies. Elles sont beaucoup plus accessibles que quand j'ai commencé, sans télévision ni l'instantanéité du net. Je ne sais pas si c'est « mérité », mais ce qui est catastrophique en ce début de siècle, c'est que la culture dite *blanche* ne produit rien de neuf ! Elle se nourrit d'influences, mais les marchands contrôlent la culture et ne veulent pas entendre d'art de révolte, de musique rebelle ou de pauvres, bref rien de ce qui peut élever la dignité des humains. Ils ne veulent que des choses qui peuvent aller avec des pubs pour Yves Saint Laurent !

> ***« Black music est le bon terme car c'est une musique beaucoup plus large que ce que les gens imaginent »***

Nina Simone a connu un regain de popularité avec *My Baby Just For Cares Me*, utilisé dans une pub Chanel. Comme elle ou Duke Ellington, vous avez aussi mené les musiques noires au-delà de certains clichés ?
HB : Au delà de la musique, on a surtout poussé les limites de ce qui est Noir ou doit être Noir, tout simplement ! D'autres l'ont fait dans d'autres domaines, comme en basket, ce sport a changé avec l'arrivée de joueurs noirs. Ils ont imposé le ballet dans le jeu, comme Mohammed Ali a mis la danse dans la boxe. Au-delà de la musique, la culture noire infuse la société au sens large, c'est vrai pour le langage, les mots, l'accent. Il faut le reconnaître !

PAUL ROBESON (1898–1976)
Fils d'esclaves affranchis, le mentor d'Harry Belafonte a démarré sa carrière comme homme de loi avant de devenir comédien. Il fut l'un des premiers acteurs noirs à interpréter de grands rôles dans des théâtres pour le public blanc. Il fut aussi un chanteur très populaire. Son interprétation d'*Ol'Man River* dans la version de 1936 de la comédie musicale *Show Boat* est restée dans les annales. Très engagé pour la cause noire, ce sympathisant communiste perdit son statut d'icône nationale pendant la période du maccarthisme dans les années 40. Son passeport lui fut retiré en 1956 et il ne recouvra sa liberté de mouvement que huit ans plus tard. A partir des années soixante, sa santé déclinante l'obligea à quitter le devant de la scène.

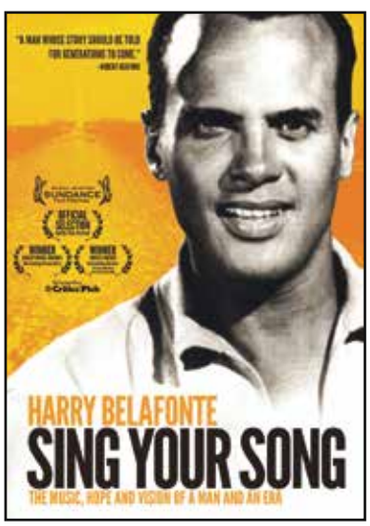
HARRY BELAFONTE *Calypso (RCA)*
Sorti en 1956, *Calypso* est le troisième album studio d'Harry Belafonte et le premier disque de l'histoire à se vendre à plus d'un million de copies en moins d'un an. Il est resté 33 semaines à la première place et a totalisé 99 semaines dans les charts américains. Nommé d'après un style populaire de chants de Trinidad, cet album contient un grand nombre de mentos jamaïcains, dont les célèbres *Jamaïca Farewell* ou *Day-O (The Banana Boat Song)* qui devint sa chanson signature.

An Evening With Belafonte/Makeba (RCA)
Après un duo sur l'album live *Belafonte Returns to Carnegie Hall* (1960), la chanteuse sud-africaine Miriam Makeba, exilée aux Etats-Unis, partage, cinq ans plus tard, un album entier avec son ami et protecteur américain. Tous les morceaux de cet enregistrement sont adaptés de chants sud-africains. Les deux chanteurs en interprètent cinq chacun et se rejoignent pour deux duos. *An Evening With Belafonte/Makeba* a reçu un Grammy Award l'année de sa sortie.

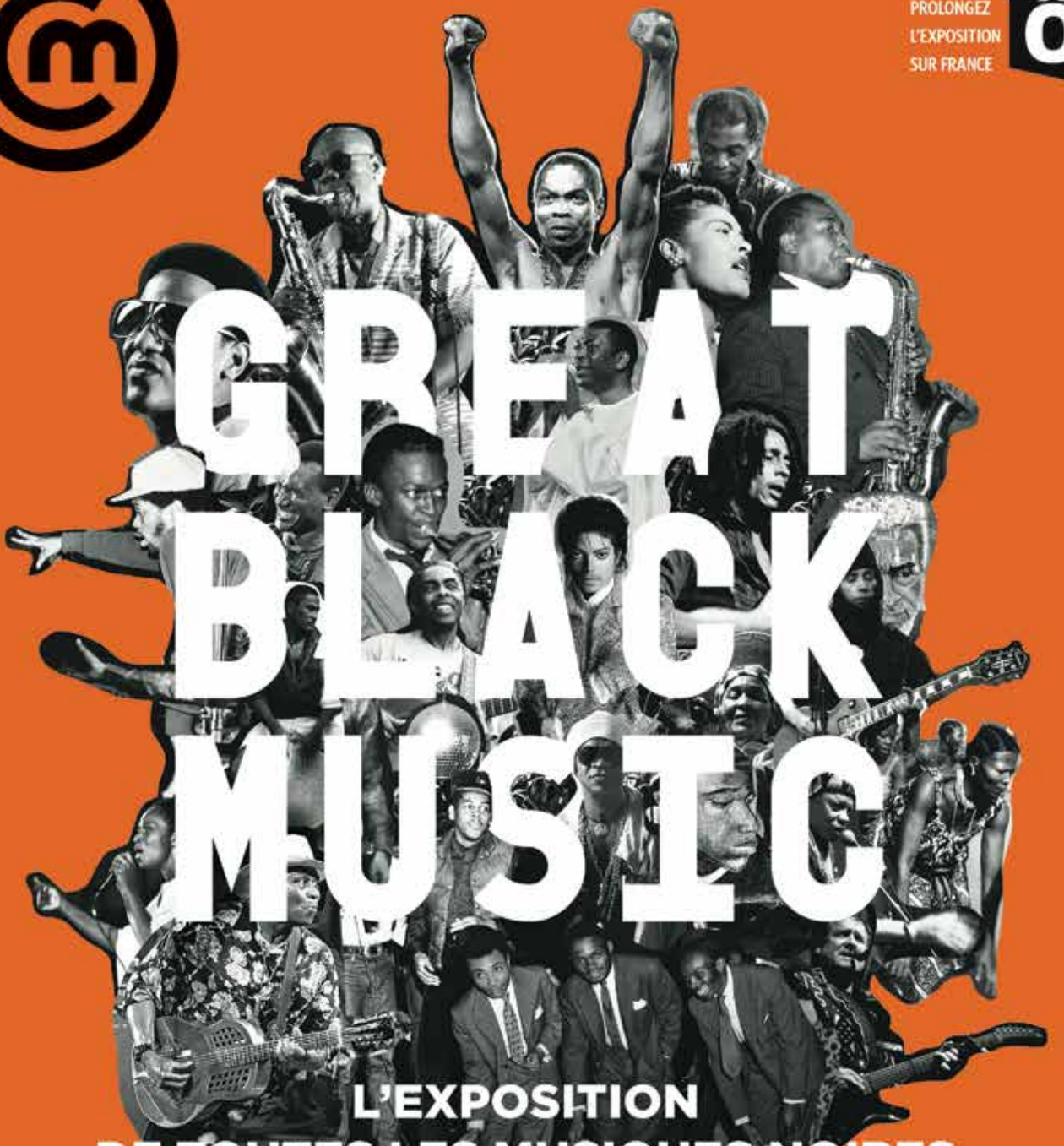
The Long Road to Freedom
A la fin des années 50, Harry Belafonte décide de monter un projet d'anthologie des musiques noires américaines, depuis les chants des esclaves au début du XVII[e] siècle jusqu'aux musiques du début de l'ère de l'enregistrement. Pour les présenter à un large public qui n'aurait pas prêté l'oreille à des enregistrements de terrain, Belafonte choisit de faire interpréter ces work songs, spirituals, minstrels chants ou blues par des artistes contemporains, comme la chanteuse de gospel Bessie Jones, le bluesman Brownee McGhee, le musicien et comédien Valentine Pringle ou bien par lui-même. Ce travail s'est effectué entre 1961 et 1971 mais n'a vu le jour qu'au début de ce millénaire. A l'arrivée, cinq CD, un DVD du making of et un livre resituent ces musiques dans leur contexte historique.

Sing Your Song *(S2BN Films)*
Ce film documentaire de Susanne Rostock retrace la vie d'Harry Belafonte, de son enfance à aujourd'hui. Il décrit les étapes de sa carrière de chanteur et d'acteur et s'attarde aussi sur ses combats sociaux et politiques, de sa participation aux mouvements pour les droits civiques aux côtés de son ami Martin Luther King jusqu'à ses récentes activités humanitaires en Afrique. Présenté pour la première fois au festival de Sundance en 2011, il a été montré dans plusieurs festivals à travers le monde et est disponible en DVD.

◆ **www.singyoursongthemovie.com**



PROLONGEZ
L'EXPOSITION
SUR FRANCE ô



GREAT BLACK MUSIC

L'EXPOSITION
DE TOUTES LES MUSIQUES NOIRES
À LA CITÉ DE LA MUSIQUE
DU 11 MARS AU 24 AOÛT 2014

Coproduction Cité de la musique et Mondomix

NOCTURNE LES VENDREDIS ET SAMEDIS JUSQU'À 22H
BILLETS COUPE-FILE EN VENTE SUR **CITEDELAMUSIQUE.FR**

Cité de la musique
www.citedelamusique.fr | 01 44 84 44 84

audio-technica ARCHOS TV5MONDE qobuz ANOUS PARIS rfi nova CULTUREBOX MONDOMIX

Le théma
Great Black Music

EAT
ACK
SIC

L'ODYSSÉE
DES MUSIQUES NOIRES

texte : **François Bensignor**

***Great Black Music*, exposition consacrée aux musiques noires, s'installe à la Cité de la Musique de Paris. Unique en son genre, son approche contourne l'alignement d'objets muséifiés. Le visiteur, aux commandes d'une tablette, écouteurs aux oreilles, s'immerge dans un parcours multimédia. Suivant ses émotions, il expérimente la diversité des danses, rythmes et voix qui ont révolutionné les musiques populaires. D'un univers à l'autre, la créativité des artistes modèle le génie d'une culture qui ne pourra jamais plus être niée**

L'EXPOSITION

Le terme « Great Black Music » a été forgé en 1965 par Malachi Favors et Lester Bowie. Pour ces deux membres éminents de l'Art Ensemble of Chicago et de l'Association for the Advancement of Creative Musicians (AACM), cette notion englobait toutes les musiques dont ils se sentaient les héritiers. Ils l'avaient inventée afin de ne pas avoir recours à un concept issu de la pensée blanche occidentale qui exerçait sa suprématie contraignante sur les États-Unis, alors en plein conflit racial. Comme l'explique George Lewis, compositeur et tromboniste membre de l'AACM : *« L'évocation d'une origine commune, qu'inclut l'idée de "Great Black Music", s'enracine dans la notion de diaspora panafricaine. Ce lien entre l'histoire de la "Great Black Music" et l'existence d'une diaspora africaine souligne le fait qu'en dépit de la dispersion des descendants d'esclaves dans de très nombreuses régions, certains traits communs demeurent, qu'ils sont identifiables et qu'ils les unissent. »**

L'exposition *Great Black Music* envisage la force créative de toutes les diasporas américaines et celle du continent Afrique, qui composent la fabuleuse diversité des musiques noires. Pour Marc Benaïche, concepteur de l'exposition, celle-ci permet au visiteur de percevoir ces musiques comme la colonne vertébrale de plusieurs siècles d'événements politiques. *« Leur histoire retrace la plus grande aventure artistique du XX^e siècle »*, affirme-t-il.

Six espaces

Le parcours du visiteur traverse six espaces, dotés chacun d'une scénographie audiovisuelle particulière. La première salle est consacrée aux grandes légendes qui ont marqué l'histoire des musiques populaires : Bob Marley, Miriam Makeba, Fela, Nina Simone, Youssou N'Dour, Billie Holiday ou Miles Davis... La seconde salle, *Mama Africa*, questionne la notion de l'Afrique comme berceau du monde : elle aborde la créativité traditionnelle et contemporaine des cinq grandes régions formant le continent. La suivante, *Rythmes et rites sacrés*, rappelle ce qu'il reste des pratiques rituelles de l'Afrique dans les musiques développées sur le Nouveau Monde : transe du candomblé, rites vaudou, negro spirituals... Une frise chronologique, remontant aux origines les plus éloignées de la prise de conscience de l'identité noire, conduit vers la salle consacrée aux Amériques noires. Celle-ci aborde la créolisation et la recréation que représentent les musiques nées des conflagrations sociales américaines : du jazz à la cumbia, du blues au dancehall, de la samba au rap. La salle *Global Mix*, qui clôt le parcours, propose d'expérimenter la sono mondiale contemporaine des musiques noires, y compris dans une cabine de danse, où le visiteur peut se filmer en action.

OK jazz © Jean Depara, Revue Noire -1965

LA WORLD CULTURE EN MARCHE

Exposer l'art noir demeure une exception dans les musées occidentaux. En 1989, à l'initiative de Jean-Hubert Martin, l'exposition *Les Magiciens de la Terre à Paris* (Centre Pompidou et Grande Halle de La Villette) ouvrait son espace aux artistes des pays émergents. Stimulé par cette initiative, la Revue Noire allait s'atteler à révéler les artistes contemporains de l'Afrique et de ses diasporas. Entre 1991 et 2000, trente cinq numéros de la prestigieuse revue mettaient en valeur des dizaines de créateurs dans les domaines des arts plastiques et de la poésie, proposant également des ouvertures vers la littérature et les arts du spectacle. En 2004, Simon Njami, cofondateur de la revue, était le commissaire d'*Africa Remix*, première exposition pluridisciplinaire consacrée à l'art contemporain d'Afrique.

La « world culture » était en marche, mouvement dans lequel s'inscrivait la fondation de Mondomix en 1998. L'exposition *Great Black Music* prolonge la démarche. Aboutissement de sept années d'évolution, elle a d'abord connu trois phases d'itinérance africaine avant sa présentation à Paris. C'est à Dakar en 2010 qu'a lieu sa première édition, dans le cadre du Festival mondial des arts nègres. *« Je constate aujourd'hui quelle chance c'était de démarrer en Afrique,* dit Marc Benaïche. *L'exposition a poursuivi son trajet dans le monde créole à La Réunion en 2011. Puis elle a rejoint l'Afrique du Sud, pays où la question noire s'est posée de manière exacerbée. »*

« Le concept même de musiques noires résulte du commerce triangulaire transatlantique »

Cette trajectoire a permis au directeur de Mondomix de vérifier le point de vue exprimé par Jean-Loup Pivin, fondateur, directeur et âme de La Revue Noire. Sollicité pour réfléchir à la muséographie du futur Musée du Quai Branly, celui-ci insistait sur le fait de faire comprendre au visiteur qu'*« il n'y a pas de société et de civilisation fermées et de temps suspendu. Même si de loin, on a longtemps voulu que les sociétés africaines que l'on baptisait ethnies, aient arrêté le temps et se soient repliées sur elles-mêmes avec des valeurs et des comportements figés. (…) Les peuples africains circulent, échangent, et ne sont pas indifférents à l'apport de l'autre, que cet autre soit son voisin ou l'étranger d'une autre couleur. Les peuples et les civilisations africaines sont à l'instar des autres peuples et civilisations, avec une personnalité "irréductible" à celle de l'autre - et cela concerne l'individu comme le groupe - et une similitude qui fait que l'on peut parler aujourd'hui d'une seule humanité. »*

Jeu de miroir entre les continents

Schématiquement, après l'abolition de l'esclavage, au cours du XIXe siècle, le développement de nouveaux genres musicaux métis apparaît dans sa pleine force créatrice au Brésil, dans les Caraïbes et aux États-Unis. À la faveur de la modernisation des technologies de reproduction du son et de l'internationalisation de l'industrie de la musique, au début du XXe siècle, la création musicale africaine, sous le régime colonial, est impactée par l'influence de ces musiques transatlantiques cousines d'Amérique. Et à la fin du XXe siècle, l'avènement des musiques du monde est un facteur de multiplication du jeu de miroir entre les deux continents, l'Europe jouant parfois le rôle de troisième bande.

Par exemple, la samba brésilienne est l'héritière directe du semba traditionnel angolais. Ce rythme, réexporté, devient un référent de la chanson populaire, adopté comme un style

Servis Malgas © Savignan

Bénin © Pierre Verger -1972

QUESTIONS AUTOUR DES MUSIQUES NOIRES

Parler de musiques noires nous place inéluctablement dans une pensée « raciale », développée à la faveur de la suprématie d'une Europe esclavagiste, aux visées impériales. Le concept même de musiques noires résulte du commerce triangulaire transatlantique. *« La question de fond est celle des liens entre l'Afrique et l'Amérique*, résume l'anthropologue Emmanuel Parent, conseiller scientifique de l'exposition. *Et je crois qu'il ne faut pas essayer d'y répondre d'un bloc. Que l'on se situe à La Havane, à Rio ou à Detroit, la réponse ne peut pas être la même. »* Et si l'on se place à Johannesburg, Addis-Abeba, Dakar ou Kinshasa, d'autres points de vue émergent encore.

dans le vaste champ de la variété internationale. Puis, popularisé en Europe sous une forme « world » par les interprétations de l'Angolais Bonga, il retrouve une forme beaucoup plus proche de sa nature originelle.

Autre exemple, la rumba, danse du « ventre » - selon certains musicologues africains le mot « cumba », qui désigne le ventre en langue kongo, serait devenu « rumba » à Cuba - est intimement lié au jeu de tambours rituels conservé dans la mémoire collective des descendants des Kongos déportés à Cuba. Repartie vers l'Afrique, elle est copiée-collée par les premiers ensembles de rumba congolaise, alors que se construisent, sur le modèle européen, les nouvelles métropoles de Léopoldville (future Kinshasa) et Brazzaville. Dans les années 1950, les artistes congolais n'hésitent pas à chanter dans une sorte de sabir espagnol assez exotique. Mais les années passant et

le génie des leaders de grands orchestres - Joseph « Grand Kallé » Kabasele et l'African Jazz, Franco et l'OK Jazz, Tabu Ley Rochereau et l'Afrisa International - aidant, un style original se forge, à la puissance d'expression telle qu'il va influencer toute la musique moderne de l'Afrique indépendante. C'est sous cette forme que la rumba congolaise débarque par vinyle interposé dans les communautés de Noirs marrons** de la côte caraïbe colombienne, où elle donne naissance à la champetta.

En Espagne, la rumba cubaine enfante un « palo » dit de « ida y vuelta » (« aller-retour ») dans le répertoire flamenco, lequel se transforme chez les Gitans de Catalogne en rumba catalane, un genre à part entière. Magnifié par les Gipsy Kings, il se hisse au sommet des Grammy Awards en 2014. Peut-on dire pour autant que la famille Reyes joue de la « musique noire » ? On n'ira pas jusque là, même si elle a partagé son trophée avec le chœur sud-africain Ladysmith Black Mambazo - la « world music » permet de ces miracles…

Une grammaire universelle

Il est clair qu'aux États-Unis les premiers rockers jouaient de la musique noire, le rhythm & blues. C'était une stratégie de l'industrie du disque, qui souhaitait engranger des profits dans une confédération d'États américains régie par des lois qui séparaient les races, jusque dans les filières commerciales. Ici se trouve la ligne de démarcation entre les différentes parties du Nouveau Monde. En restant schématique, disons que le monde latin, catholique et syncrétique, paraît comme le creuset des plus beaux métissages : témoin les splendeurs brésiliennes ou vénézuéliennes et les musiques qui les font danser. Le monde anglo-saxon protestant, libéral mais intolérant, voire sectaire, est pétri d'exclusion, inventeur de la ségrégation raciale, du Ku Klux Klan - également de l'apartheid en Afrique du Sud. Quant au monde francophone, il produit le « tout-monde » cher à Édouard Glissant***, des archipels créoles, qui se vivent isolés, tiraillées entre la tentation du repli et le désir d'avenir.

Qu'ils soient latins, anglo-saxons ou francophones, les imaginaires des empires occidentaux ne considéraient l'Afrique et ses ressortissants qu'à l'image d'un « sous-monde ». Le colon blanc n'y voyait qu'un lieu d'exploitation ou de relégation, le purgatoire des fantômes, l'enfer des damnés. Quand il s'intéressait aux richesses culturelles, c'est en pillard qu'il traitait les fétiches et totems, œuvres dédiées à maintenir la proximité entre vivants et ancêtres, afin de perpétuer cet équilibre millénaire entre l'humanité et la nature. Quand l'Amérique lui paraissait comme un Eldorado, territoire des confins de toutes les conquêtes, l'Afrique lui semblait le chaudron des sacrifices, règne de la magie, de la transmutation. Un monde où les dieux vivent entre les humains, en dépit de tout ordonnancement manichéen est nécessairement dangereux et menaçant pour qui croit en un Ordre Suprême.

L'avènement de la « world music » dans un monde globalisé libère enfin la parole des artistes. Dès lors qu'elle résonne à travers les réseaux interconnectés, le carcan sémantique de la pensée culturelle raciale idéologisée vole en éclat. Dans la dynamique des flux, la pensée blanche occidentale, avec ses hiérarchies contraignantes, n'a plus de prise sur les échanges. Le processus de décolonisation entraîne l'érosion du mythe du « bon sauvage » et la musique, en pointe parmi les arts, rend perceptible cet effet. Alors qu'au XX[e] siècle les conflits mondiaux ont fait exploser la syntaxe musicale occidentale, la grammaire des musiques noires - celle du blues, du jazz, de la biguine, du calypso, de la samba, du chachacha ou du tango - s'est substituée à la vacuité de formules culturelles à bout de souffle.

« La "musique noire", avec ses dérivés, devient le commentaire du déplacement des pôles culturels mondiaux »

Rétablissant de fait l'équilibre vital entre la communauté humaine et la connaissance millénaire de la nature, que maintient l'expérience du rite et de sa transmission, la musique noire se trouve immunisée contre toute diabolisation. La fuite occidentale des Européens vers les confins du Nouveau Monde s'est appuyée sur la déportation massive d'Africains, qu'ils tentaient de déshumaniser en les privant de leurs cultures ancestrales. Effort vain, puisqu'aujourd'hui des rythmes sophistiqués, élaborés de générations en générations par des communautés, dans des villages de brousse, afin de communiquer avec leurs ancêtres garants des équilibres avec la nature, sont reproduits, recomposés, tout en gardant un sens pour la communauté globale. La « musique noire », avec ses dérivés, devient le commentaire du déplacement des pôles culturels mondiaux. Retournement de situation jamais imaginé par les tenants de la colonisation, l'Afrique aux milliers de langues trouve l'universalité de sa parole à travers son legs à la musique globale.

* George E. Lewis, *Singing Omar's Song : A (Re)construction of Great Black Music*, 1998

** « Marron », mot dérivé de la langue des Indiens Tainos des Grandes Antilles, vient de l'espagnol « cimarron ». Il désigne d'abord le bétail échappé dans les collines d'Hispaniola *(ancien nom de l'île réunissant aujourd'hui Saint Domingue et Haïti)*, puis les Indiens fuyant les Espagnols, enfin exclusivement les esclaves noirs fugitifs à partir des années 1540.

*** Édouard Glissant (1928-2011), écrivain et poète martiniquais, a forgé le concept de « tout-monde » et fondé l'« Institut du tout-monde », dans le but de faire avancer *« la pratique culturelle et sociale des créolisations. Il favorise la connaissance de l'imaginaire des peuples dans leur diversité. À l'écoute des mélodies du monde, il accompagne, à travers la multiplicité des langues, la pluralité des expressions artistiques, des formes de pensée et des modes de vie. »*

ANGÉLIQUE KIDJO

BLACK MUSIC LADY

Un projet avec le compositeur Philip Glass, une autobiographie et un nouvel album, *Eve*, avec Asa, Dr. John, le Kronos Quartet et un orchestre philarmonique... M^me^ l'Ambassadrice de l'UNICEF trouve encore le temps de cuisiner et nous invite à partager ses fourneaux à New York

Texte : **Elodie Maillot** Photos : **Gilles Marie Zimmerman**

Dans la cuisine d'Angélique Kidjo, la France, le Bénin et l'Amérique croisent le monde. Il flotte une odeur de caramel au beurre salé, de patate douce et de curry de crabe sud-africain quand un livreur apporte une guitare dédicacée par Bono ! Beau cadeau, mais l'énergique Angélique a surtout besoin d'un coup de main pour couper les oignons et faire la sauce ! Elle nous tend un couteau. Elle côtoie des stars, chante sur le dernier *Red Hot + Riot* et CNN l'attend pour une interview, mais Kidjo soigne encore sa popote loin des recettes toutes faites. *« Les gens ont toujours une idée préconçue de ce que doit être la musique africaine. Je surprends car je ne questionne jamais mon inspiration. Comme en cuisine, je prends des ingrédients de partout, Paris, Chinatown ou Cotonou et je cuisine comme je le sens, en dehors des modes »*, rigole la star béninoise qui a choisi Brooklyn comme pied à terre il y a une quinzaine d'années, au moment où elle débutait l'écriture d'une trilogie sur les musiques noires dans le Nouveau Monde. *« J'ai découvert l'histoire de l'esclavage grâce à une pochette de disque d'Hendrix. J'avais neuf ans et j'ai demandé à ma grand-mère comment pouvait-on être Noir et Américain ? Je ne croyais pas cette histoire ! J'ai tellement écouté de musiques américaines au Bénin que je*

rêvais de (re)faire ce chemin. A New York, j'ai rencontré des Brésiliens, des Cubains, des Antillais, et de là, je suis partie au Brésil, en Jamaïque et aux Antilles. Finalement, je suis restée en Amérique car ici, tu as ta chance quelle que soit ta couleur de peau ! », explique Angélique en surveillant deux feux.

La tarte chèvre-poireaux est enfin au four, le gâteau aux carottes refroidit, et la pâte rouge béninoise frémit doucement quand le téléphone sonne. Au bout du fil, c'est Matt Groening, le créateur des Simpson, ami et fan, qui veut présenter le dernier livre d'Angélique Kidjo à Los Angeles, *Spirit Rising*, préfacé par Desmond Tutu. Une bio en anglais avant la soixantaine ? *« Ce n'est pas vraiment une autobiographie, mais le parcours d'une fille née dans un pays pauvre, qui commence à chanter à six ans, quitte son pays et remplit le Carnegie Hall,* précise Kidjo. *Tout est possible quand on est passionné et bien entouré. Mes parents m'ont beaucoup appris, et la musique m'a menée vers des expériences inimaginables ! »*. Si l'enfant prodige a gardé le feu sacré sans se brûler les ailes, c'est aussi grâce au soutien de pères spirituels, comme Jean Hebrail, son complice à la ville et au studio, ou Chris Blackwell, ex-patron d'Island et producteur de Marley, qui a cru en elle à ses débuts et veille encore.

INTRONISER OBAMA

De sa cuisine à la Coupe du Monde, de Cotonou à l'ONU, Angélique Kidjo balade sa tête platine avec la même évidence. Elle a traversé les continents et les modes sans se faner ou se tromper. Dans son livre, elle raconte les heures sombres de la Révolution béninoise qu'elle refuse de chanter, ce qui lui a valu des années d'exil à Paris. Puis elle a filé vers New York, vu l'envol de la world music et des maisons de disque qui facturent des frais exorbitants aux artistes, et elle a ravi l'or des médailles (Grammy, AfroPop Hall of Fame, Kora…) sans ego trip.

Plus récemment, elle a même mis sa voix au service du vote Obama et a intronisé officiellement le nouveau président en duo avec Michael Franti : *« J'y suis allée en tant qu'Africaine. Je me souviens de cette foule sans violence ni haine, dans un recueillement total. J'avais l'impression de faire partie d'un tout »*. Même au cœur de ce gala international des espoirs incarné par le nouveau Black President, Angélique Kidjo est restée elle-même, synthèse moderne des combats de Miriam Makeba, du groove soul américain et de la puissance des racines béninoises. Au-dessus des persiflages, elle négocie intelligemment les carrefours. *« En Afrique, on m'a très vite dit que devenir chanteuse signifiait devenir une pute. Plus tard, ma musique a déplu aux puristes de la musique africaine. J'ai continué, et j'ai la chance de n'avoir jamais fait un tube qui aurait pris en otage ma carrière et ma liberté »*, analyse Mme l'ambassadrice de l'Unicef. De son engagement indéfectible pour l'Afrique et les femmes, Angélique Kidjo a tiré l'inspiration de son nouveau disque, *Eve*, né au cours de ses voyages en Afrique, *« face au courage et la résilience des femmes réfugiées du Darfour ». Eve* n'est pas une suite à sa trilogie sur les musiques noires, mais ce disque a été enregistré entre le Bénin, le Kenya, l'Amérique et l'Europe, et il convie des chœurs de villageoises africaines, la chanteuse nigériane Asa, Dr. John, Lionel Loueke, le Kronos Quartet, Rostam Batmanglij du groupe indie rock Vampire Weekend, la mère d'Angélique et même l'Orchestre Philarmonique du Luxembourg ! De quoi donner le tournis aux collectionneurs d'étiquettes de musique africaine. *« Mon père m'a fait découvrir la Motown, Bollywood et Hendrix tout en m'apprenant à danser le paso doble, et il me disait :* "Ne crois pas que ça ne sert à rien, on ne sait jamais où les pieds mènent la tête" », jubile Angélique.

« Les gens ont toujours une idée préconçue de ce que doit être la musique africaine »

L'éclectique électron libre mettra ensuite le cap sur une nouvelle création avec Philip Glass et un orchestre philarmonique. Le compositeur contemporain a travaillé une version phonétique de ses poèmes en yoruba qu'il a mis en musique en s'appuyant sur l'imaginaire des divinités vaudou. *« C'est un voyage magique, c'était bouleversant d'entendre Angélique chanter après tout ce travail,* raconte Glass. *Ensemble, je crois qu'on a construit un pont sur lequel personne n'avait encore jamais marché, lui ai-je ai dit. Elle s'est marrée comme à son habitude, c'était plus beau que n'importe quel mot ! »*. Comme le dessert, la force est sucrée, dit-on au Bénin…

RANDY WESTON
LA TOUCHE NOIRE

Depuis plus de cinquante ans, l'immense pianiste américain creuse les fertiles sillons de l'Afrique pour remettre en perspective les fondements du jazz

texte : **Jacques Denis** Photos : **Carol Friedman**

Blues To Senegal, Roots Of The Nile, Timbuktu… Quand il invoque les racines du blues, titre programmatique de son dernier album, Randy Weston convoque les esprits d'Afrique. Et pour lui donner la réplique, le fringant octogénaire choisit comme partenaire le souffle de Billy Harper, dont *« le son vient directement d'Afrique, un cri si déchirant qu'on y entend votre âme »*. Quoi de plus normal quand on sait que la longue histoire qui unit le pianiste de Brooklyn et le saxophoniste de Houston a débuté en 1972 à Tanger, le port aux portes de l'Afrique. Cinq ans plus tôt, Randy Weston s'était installé dans le royaume chérifien pour y fonder un club de jazz, version local : The African Rhythm Club.

Les esprits des ancêtres, la quête n'est pas nouvelle pour Randy Weston. Elle est même l'objet central de la vie de celui qui grandit au contact d'un père panaméen venu de Jamaïque, dans le New York imprégné de la Harlem Renaissance, le mouvement qui dès les années 1920 affirma la place de l'héritage africain dans la culture des États-Unis. *« J'ai dévoré quantité de livres à propos de l'Égypte ancienne, de l'Éthiopie… Ils rappelaient que nous étions les descendants des plus grandes civilisations, contrairement au discours ambiant qui renvoyait de l'homme noir une image caricaturale et dépréciée. »* Ces leçons vont guider les pas du géant – près de deux mètres sous la toise – à l'heure de graver ces disques sous son nom. Au milieu des années 1950, encore tout jeune pianiste, il est célébré comme la promesse de lendemains qui swinguent par la bible du jazz, Downbeat. Mais lui, haut perché dans La Mecque de la Great Black Music qu'est New York, a déjà écrit un morceau qui en dit long sur ses ambitions : *Zulu*. Il va bientôt se poser comme le plus africain de tous les disciples des grands maîtres du piano. Parmi ceux-ci, Monk sera la référence à laquelle reviendra constamment ce storyteller. *« Monk joue comme ils devaient jouer il y a cinq mille ans en Égypte ! »*, assure-t-il en exergue de son site Internet. Avec un tel phare pour éclairer sa pensée, Randy Weston a vite su que c'était dans la mémoire de l'Afrique qu'il trouverait matière à s'inventer un futur outre-Atlantique.

PIANISTE ET ACTIVISTE

C'est ainsi que le sage Afro-américain entame les sixties, en arpentant dix-huit pays, pour une grande tournée qui rappelle celle de son autre maître à penser, Duke Ellington. En 1961, Randy Weston foule le continent premier qui, pays

après pays, reprend enfin son indépendance : le Congo, le Ghana, la Guinée… Le jeune pianiste se retrouve au cœur de l'histoire, au temps présent. L'heure est aux travaux pratiques pour celui qui vient de signer *Uhuru Afrika*, où affleure l'influence du highlife, la bande-son populaire en vogue au Nigéria. Ce classique de sa pléthorique discographie a constitué un pas décisif vers la mère Afrique : dans cette large suite, il a intégré à son dispositif orchestral toute une batterie de percussions, mais aussi des rythmes des traditions ouest-africaines. Le poète Langston Hugues en signait les notes de pochette, ainsi que les paroles d'une explicite *African Lady*, soulignant la dimension panafricaine de Weston, pianiste certes, mais aussi activiste. Dans ces années marquées par les luttes pour les droits civiques, il fonde à New York l'African American Society, association visant à *« revendiquer la culture afro-américaine mais aussi les concepts d'émancipation en Afrique »*. Quinze ans plus tard, en 1977, il participe au FESTAC de Lagos, grand raout qui vise à faire converser les Africains et leurs descendants : l'historien sénégalais Cheikh Anta Diop, dont il fut un lecteur attentif, et Louis Farrakhan, dirigeant de la Nation of Islam, dont il sut mesurer les limites, Stevie Wonder et Miriam Makeba… Randy Weston ira même au Shrine, le temple du black president Fela, dont la formule de l'afrobeat doit beaucoup à son séjour dans l'Amérique des Black Panthers et de James Brown.

Bien conscient que l'Atlantique noir, tel que désigné par le sociologue anglais Paul Gilroy, est devenu un océan de créations après avoir été le théâtre d'une douloureuse expérience transmigratoire, Randy Weston ne va jamais cesser ses allers et retours avec le continent originel, terreau fertile dont il va tirer les lignes de force de son écriture, haute en couleurs mélodiques et puissante en termes rythmiques. De même que les titres de ces albums font référence à l'Afrique *(African Cookbook, African Nite, African Rhythms)*, la toponymie de son répertoire original l'indique à plus d'un titre : *Lagos, A Night In Mbari, The Three Pyramids And The Sphynx*, hommage non feint au mythe fondateur de la négritude post-moderne. Les références à l'Afrique rythment toute son œuvre, rappellent qu'il a dédié sa vie à rapprocher les deux rives des continents. *« Au Brésil, on appelle ça samba, en Jamaïque, reggae. Les noms changent mais la famille reste la même, car ce sont leurs fondements africains qui caractérisent ces musiques. Le rythme, la spiritualité, l'improvisation, nous avons reçu tout cela de nos ancêtres »*, analysait-il voici vingt ans, au moment de publier l'imposant double album *Spirit of our Ancestors*.

Nul doute qu'en retour, la terre de ces grands pairs lui a rendu bien souvent au centuple ce qu'il lui a offert en partage. Chez Randy Weston, tout le jazz, dans son assertion la plus historique, est remis en jeu et en perspective dans une esthétique pour le moins syncrétique. Sa rencontre avec les Gnawas, musiciens guérisseurs du sud marocain, est emblématique de cette volonté d'embrasser l'histoire diasporique dans ses touches noire et ivoire. Depuis bientôt cinquante ans, Randy Weston a développé une relation durable avec ces descendants des esclaves guinéens. Toute son œuvre porte depuis l'empreinte des mélodies et rythmes des maîtres du guembri, trois cordes à mi-chemin entre la basse et la percussion. *« À la lumière de leur destin, j'ai compris pourquoi les Africains en exil en Amérique, dans la Caraïbe ou au Brésil, avaient été capables de continuer à faire vivre leur identité. »* Lors d'une lila derdeba, les nocturnes rituels où les Gnawas battent le rappel des esprits en musique, une cosmogonie peuplée de génies symbolisés par sept couleurs (du blanc au noir, sans oublier l'arc-en-ciel), cet apôtre de la blue note et tout autant fils de blues découvrit quelle était sa couleur fondamentale. Bleu !

« Au Brésil, on appelle ça samba, en Jamaïque, reggae. Ce sont leurs fondements africains qui caractérisent ces musiques »

GILBERTO GIL
LES HÉRITIERS DE L'AFRIQUE

Figure phare du tropicalisme, l'ex-ministre de la culture du Brésil a toujours multiplié les échanges créatifs au sein de l'Atlantique noir. Comme sur son dernier disque, où il converse avec le guitariste sud-africain Vusi Mahlasela

Propos recueillis par : **Jacques Denis** Photo : **Denis Dreampixies**

***The South African Meeting of Viramundo* célèbre votre rencontre avec Vusi Mahlasela lors du tournage du documentaire *Viramundo*...**

Gilberto Gil : Il s'agit de la conséquence naturelle du film. Le réalisateur, Pierre-Yves Borgeaud, m'avait fait rencontrer des Aborigènes d'Australie, des Indigènes d'Amazonie mais aussi des Sud-Africains, afin de confronter mon expérience à celle d'autres individus qui ont connu la lutte pour leurs droits, contre la ségrégation raciale. C'est ainsi que j'ai découvert Vusi Mahlasela, un personnage important dans la lutte anti-apartheid : nous parlions la même langue. Et très vite, il m'a proposé d'aller jouer avec lui au Market Theater de Johannesburg, un lieu emblématique des années de résistance.

Vusi Mahlasela vous ressemble en bien des points : ce songwriter et guitariste est aussi un activiste politique...

GG : Notre relation s'est établie de façon très naturelle. D'autant plus qu'entre un artiste africain et un artiste afro-brésilien, il existe de nombreux points communs : concernant la création musicale, la relation de la musique avec la société, nous appartenons aux mêmes racines, au sens racial, social et même politique. Cela a donné une tonalité spécifique à notre collaboration.

C'était la première fois que vous travailliez avec un musicien sud-africain ?

GG : J'ai eu une courte expérience avec Hugh Masekela, mais rien d'aussi dense qu'avec Vusi.

Vous évoquiez des racines communes. Pensez-vous que l'on puisse parler de musique noire ?

GG : Il existe des éléments constitutifs et distinctifs de la musique africaine : la puissance d'expression mélodique, et même harmonique, la complexité rythmique, quelque chose d'exceptionnel qui marque la frontière entre ce qui provient d'Afrique et le reste du monde. La voix, la façon de chanter, l'intonation : il existe des qualités spécifiques aux Africains et aux « descendants africains ». Vous pouvez le vérifier au Brésil comme aux Etats-Unis ou en Amérique centrale.

Existe-t-il des similitudes entre des artistes nigérians, sénégalais et sud-africains ?
GG : L'amour, la passion pour le rythme. Et une certaine manière de proposer la mélodie. Il existe aussi une vraie différence, qui saute aux oreilles immédiatement.

Vous-mêmes, en tant qu'Afro-brésilien, vous n'êtes pas tout à fait africain, vous êtes devenu autre chose…
GG : Oui, bien entendu, la civilisation brésilienne se caractérise par la question du mélange, du métissage, du rapport de connexion entre les différentes communautés. Mais les traits, les éléments africains sont là et contribuent à la distinction de l'identité brésilienne. C'est pourquoi on peut légitimement penser que le Brésil s'inscrit dans la suite de l'Afrique, dans sa trace. Nous sommes en droit de nous considérer comme les héritiers.

Le Brésil est tout de même construit sur une société ségréguée…
GG : Oui, bien sûr mais avec moins d'intensité qu'aux Etats-Unis. Au Brésil, il existe quand même des possibilités de mélange plus dynamiques, plus nombreux, entre les populations. Sans sombrer non plus dans l'angélisme : il reste beaucoup à faire pour changer, nous ne vivons pas dans un univers idéal. Mais notre société est plus ouverte, plus libérée, que dans les autres parties du monde. La plupart des Brésiliens sont désormais métissés : l'Europe, l'Afrique, l'Amérique indigène, mais aussi l'Asie et le monde arabe composent notre pays.

Si l'on songe à l'école de pensée post-coloniale, la société brésilienne présente l'un des traits possibles du futur de l'humanité…
GG : Si l'on peut se préserver du nazisme et du fascisme, qui sont des menaces constantes, bien entendu que le mélange des populations est le futur. L'humanité va se recomposer et dans ce scénario, le Brésil est le guide, le phare. De par sa diversité, le Brésil est le laboratoire d'une nouvelle humanité, d'une nouvelle société.

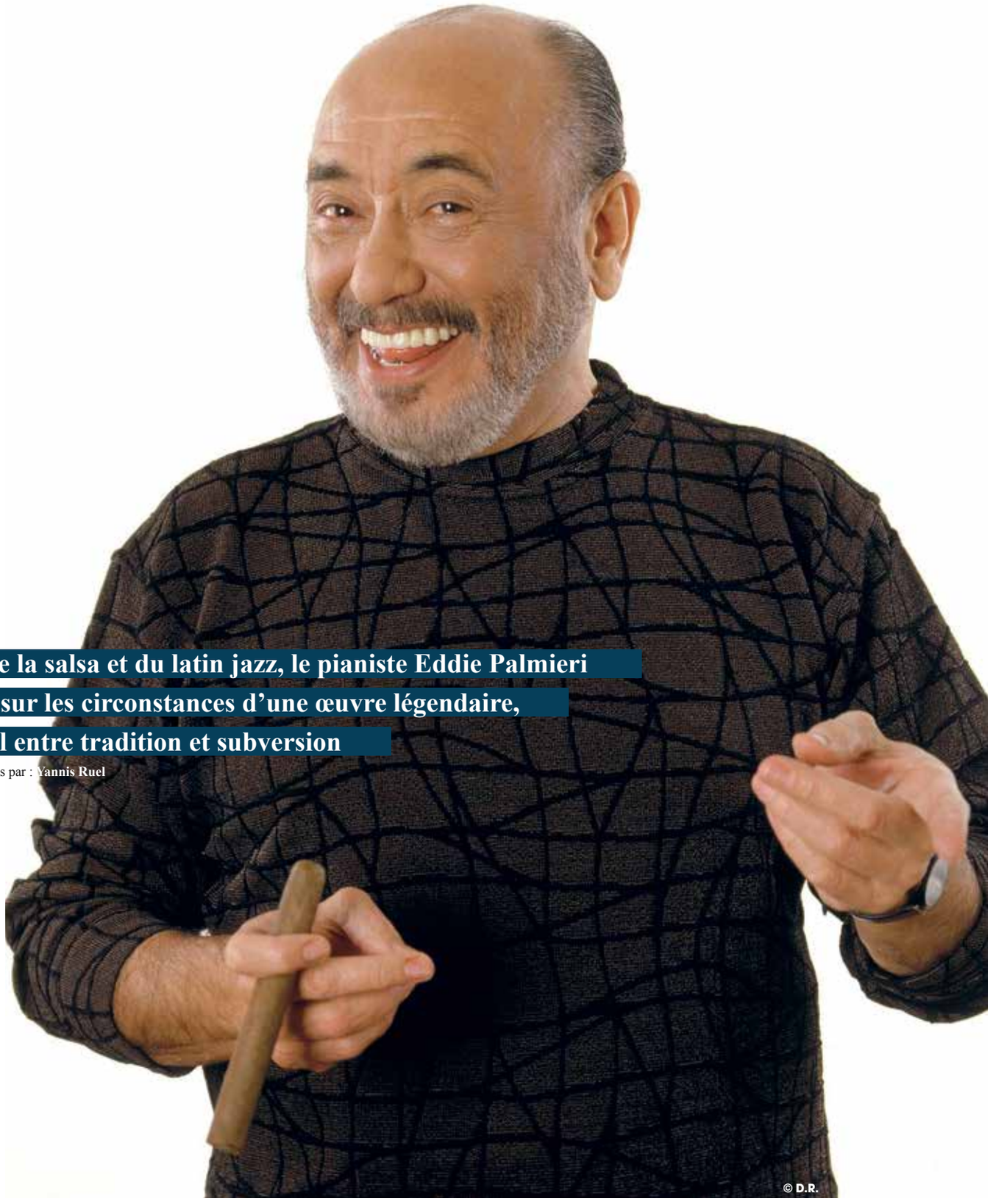
A propos de la diaspora, l'espace de création est ce que l'on nomme « l'Atlantique noir » : c'est là que transitent entre les deux rives toutes les musiques depuis cinquante ans, de la rumba à Fela, du reggae au funk…
GG : Oui, à l'image du jazz qui s'est de nouveau transformé en Afrique. Cet ancien espace de déportation, où les esclaves furent arrachés à leur terre, est devenu un océan de créations. Cette dynamique, développée à travers l'histoire des peuples diasporiques d'Afrique, et de leur échange avec le continent premier, est passionnante. Et la musique est sans aucun doute la contribution la plus riche, la plus importante et la plus visible.

Une chanson du disque s'intitule *La renaissance africaine*. Pensez-vous que la diaspora a un rôle à jouer dans cette reconnaissance ?
GG : Un rôle essentiel. L'humanité a un tribut à payer à ce continent. En tant que descendants de cette longue histoire, c'est aussi à nous d'en porter les valeurs et revendications. Non pas pour continuer à ressasser le passé, mais pour que l'on projette l'Afrique dans le futur, où elle a toute sa place.

Pourquoi chantez-vous ce morceau en français ?
GG : C'est une évolution naturelle dans le développement de ma carrière. Le désir de chanter en français est né de ma relation intime avec la France, avec cette langue, avec l'espace francophone. D'ailleurs, la « renaissance africaine » dont je parle fait référence à la thématique du festival mondial des Arts nègres de Dakar en 2010. C'est ma manière de l'entendre et de la comprendre, d'évoquer l'héritage culturel que nous avons en mémoire, nous les Brésiliens, et plus généralement toute la diaspora. Je pense que nous vivons une période de renaissance au sens économique, social, politique, mais c'est plus particulièrement visible quand on songe à la filière artistique.

« Le Brésil est le laboratoire d'une nouvelle humanité »

Comment envisagez-vous le futur de l'Afrique, un continent particulièrement maltraité depuis cinq siècles ?
GG : J'ai bon espoir, parce que c'est la dernière frontière du nouveau monde pour les investisseurs, tant d'un point de vue commercial qu'industriel. Si l'Afrique se considère elle-même comme une richesse, qu'elle prend pleinement conscience qu'elle peut contribuer beaucoup pour le devenir de l'humanité, par le développement de valeurs propres, alors cet espace continental va devenir central dans le futur.


© D.R.

Icône de la salsa et du latin jazz, le pianiste Eddie Palmieri revient sur les circonstances d'une œuvre légendaire, à cheval entre tradition et subversion

Propos recueillis par : **Yannis Ruel**

EDDIE PALMIERI

DOCTEUR SALSA ET MISTER JAZZ

Né en 1936 à Spanish Harlem au sein d'une famille d'immigrés portoricains, Eddie Palmieri incarne depuis cinquante ans le triomphe d'une tradition new-yorkaise de musique latine qui mêle rythmes afro-cubains et influences nord-américaines. Consacré Jazz Master 2013 par le National Endowment for the Arts *(agence culturelle fédérale américaine)*, le nom de ce pianiste virtuose n'en reste pas moins avant tout synonyme de salsa. Pionnier du genre, Palmieri a introduit au cours des années 1960 et 70 une série d'innovations stylistiques qui brancha son héritage caribéen sur celui de la musique afro-américaine, jazz et rhythm and blues en tête, et fit souffler sous la semelle des danseurs l'esprit de la contre-culture de l'époque. Face à la tournure commerciale prise par la salsa dans les années 1980, il réorienta son travail vers le latin jazz et donna libre cours à ses expérimentations harmoniques. Fringant septuagénaire, il alterne aujourd'hui deux types de formation et de répertoire, instrumental pour le jazz et orchestre de danse pour l'interprétation de ses classiques salsa. Joint par téléphone depuis sa résidence dans le New Jersey, le maestro explique pourquoi il refuse pourtant de se voir accoler ces deux étiquettes.

Vous récusez le mot « salsa ». Quelle est pour vous la meilleure façon de définir votre musique ?

Eddie Palmieri : Comme disait Tito Puente, *« la salsa* (sauce en espagnol), *c'est ce que je mets sur mes spaghettis !* ». Cette appellation marketing a eu des conséquences dramatiques pour notre musique. La radio de nos jours ne diffuse plus que de la pop latine soporifique, il n'y a plus d'orchestres, plus de solos, plus de percussions… S'agissant de mon travail, je préfère parler de musique afro-cubaine ou afro-caribéenne. Pour être exact, il faudrait entrer dans le détail de ce que sont la rumba, la guaracha, le mambo, et toute cette variété de patrons rythmiques d'origine africaine qui ont survécu dans les Caraïbes en dépit de l'esclavage. Pour la diaspora noire, le tambour était une arme de résistance. Dans la santería, les tambours batás racontent l'histoire de dieux yorubas dont les noms sont par ailleurs camouflés sous ceux de saints catholiques - c'est un langage secret. Ces rythmes se sont cristallisés et développés de façon privilégiée à Cuba, jusqu'à alimenter le répertoire des orchestres de danse. A partir des années 1920, cette musique a influencé tout ce qui s'est produit dans les Caraïbes, à Porto Rico, à New York et dans le reste de l'Amérique latine. Je trouve extraordinaire que des expressions forgées dans la douleur et l'oppression soient finalement parvenues à rayonner et faire danser le monde entier !

Comment avez-vous découvert cette musique ?

EP : Même si je n'ai malheureusement jamais été à Cuba, ses rythmes ont bercé mon enfance depuis que mon père a ouvert dans le Bronx un magasin de sucreries qui était doté d'un excellent juke-box, sur lequel on écoutait Benny Moré ou Arsenio Rodríguez. Mon frère Charlie, de neuf ans mon aîné, est devenu pianiste professionnel avant moi. Il jouait avec Tito Puente à la grande époque du mambo et m'a pris très tôt sous son aile. A l'adolescence, j'ai approfondi mes connaissances grâce à Manny Oquendo *(percussionniste du premier groupe d'Eddie Palmieri, entre autres)*, qui possédait la meilleure collection de vieux 78 tours cubains de New York. En analysant cette musique, j'ai compris que ses arrangements étaient faits de tension et de résistance. Cette combinaison provoque un climax musical qui excite les danseurs, comme dans le sexe.

Bien qu'ancré dans la tradition cubaine, vous avez œuvré à sa rencontre de la musique afro-américaine, du jazz en particulier…

EP : Je ne connaissais à vrai dire pas grand chose au jazz avant de rencontrer le tromboniste Barry Rogers, avec qui j'ai fondé La Perfecta en 1961. A l'époque, Barry avait l'habitude de jouer au cours d'une même soirée avec John Coltrane au Birdland et avec Johnny Pacheco au Triton's. Le son de La Perfecta mélangeait ces influences et on a retourné New York ! Barry m'a ensuite présenté le guitariste Bob Bianco, qui fut mon professeur pendant vingt ans et m'a véritablement initié au monde des harmonies du jazz. J'ai acquis cette sensibilité, mais je ne me suis jamais considéré comme un pianiste de jazz. Le rythme et les percussions latines restent la base de toutes mes compositions, la matière première dont je pars pour élaborer des harmonies. Même lorsque j'écris un thème instrumental, ou de latin jazz si l'on préfère, mon intention est toujours de faire danser.

L'album *Harlem River Drive*, paru en 1971, traduit votre attrait pour le funk, en même temps qu'une conscience politique aiguisée.

EP : J'ai commencé à expérimenter avec le piano électrique et les effets de reverb sous l'influence de ce que faisait alors Miles Davis sur *In a Silent Way* et *Bitches Brew*. Pour *Harlem River Drive*, j'ai eu l'idée de mélanger ma section rythmique latine avec des musiciens de l'orchestre d'Aretha Franklin et un chanteur de soul, Jimmy Norman. Une partie de mon public a toujours été afro-américain et je voulais accentuer ce *crossover*, en touchant d'autres radios que celles destinées au marché hispanique. Mais le disque a été un échec commercial et sa publication m'a attiré quelques ennuis. Les Weathermen *(organisation d'extrême-gauche, accusée de terrorisme par le gouvernement américain)* en avaient fait leur vinyle de chevet et le FBI a débarqué dans les bureaux de mon producteur parce que plusieurs exemplaires en avaient trouvé au cours d'une opération. Il est vrai que le concept d'*Harlem River Drive* était aussi d'adresser un message de justice sociale. L'époque était à la contestation, à la lutte contre le racisme et le colonialisme. Je participais à cette effervescence, en donnant des concerts dans les prisons ou au profit du mouvement des Young Lords *(équivalent portoricain des Black Panthers)*.

Vous annoncez la sortie d'une suite à cet opus…

EP : En quelque sorte. L'album s'appelle *Sabiduría/Wisdom* et doit sortir au printemps. A l'instar d'*Harlem River Drive*, il rassemble des musiciens latins et des invités qui viennent du jazz, de la soul ou du rock, comme Marcus Miller, Bernard Purdie et David Spinozza. Mais il s'agit en revanche d'un projet entièrement instrumental, donc certainement moins polémique

SHARON JONES
SOUL SURVIVOR

Années de vaches maigres, désillusions et maladie.... L'explosive chanteuse Sharon Jones, 57 ans, a surmonté bien des épreuves pour porter au plus haut le flambeau de la soul

Texte : **Bertrand Bouard** Photo (au dessus) : **Jacob Blickenstaf**

« J'attends de monter sur scène, d'entendre le public et de retrouver le bonheur de jouer. Je n'ai pas eu cette sensation depuis un long moment et elle me manque ». A l'autre bout du téléphone, la voix porte trace d'une certaine fatigue. Nous sommes le mardi 4 février et Sharon Jones n'a plus que vingt quatre heures à attendre avant son concert au Beacon Theater de New York - le premier depuis l'annonce de son cancer au début de l'été dernier. Une nouvelle qui fit l'effet d'une douche froide pour tous les fans de soul, dont la volcanique chanteuse a abondamment contribué, depuis une quinzaine d'années, au retour rayonnant. Sharon elle-même ne fait pas mystère de l'épreuve traversée. *« J'ai subi une opération de grande ampleur, je ne pouvais plus marcher ou me pencher de juin à septembre. Ma joie de chanter avait disparu, je n'écoutais plus de musique. Ca ne fait que six semaines que j'ai arrêté la chimiothérapie, j'ai récupéré une partie de mon énergie, mais pas toute. J'attends de récupérer celle que j'avais il y a deux ans pour me considérer tirée d'affaire... »*, précise-t-elle, un peu plus d'une semaine après avoir posté en ligne un message relatant le diagnostic de ses médecins selon lequel son cancer du pancréas avait été guéri.

Repoussé de six mois, *Give The People What They Want*, cinquième album de Sharon Jones avec les Dap-Kings, est paru en fin d'année dernière. Il démontre à nouveau l'extraordinaire don des musiciens new-yorkais pour combiner toutes les formes de la soul des sixties ou du funk seventies - écriture au cordeau, musicalité étincelante et chanteuse d'une vérité irréfutable. Au point que ce qui passait pour une simple tentative rétro aux débuts du groupe, en 2002, semble aujourd'hui

affirmer l'intemporalité d'un genre. « *On savait que cette musique n'était pas à la mode, ça ne nous faisait pas peur, et c'est même pour ça qu'on la jouait,* explique Sharon. *On ne fait pas de reprises mais on écrit des morceaux qui sonnent comme s'ils avaient été faits à l'époque. On choisit notre son, on enregistre dans notre studio, en analogique, pas de digital ni de stéréo, en live, même avec les cuivres ou les chœurs, comme à l'époque. J'ai passé ma vie à essayer de faire cette musique ! Je devais emprunter de l'argent à des amis pour payer mes factures...* ».

Le succès est en effet arrivé tard pour Sharon Jones, vers le milieu de la quarantaine, alors qu'elle avait déjà mené plusieurs vies, mais certainement pas celle dont elle rêvait. Née dans le Sud, à Augusta, en Géorgie, au milieu des années 50, elle le quitta à trois ans pour suivre sa mère à New York qui y fuyait les coups de son mari. Le Sud, où elle revenait chaque été, ne reste pas un souvenir inoubliable : « *La ségrégation avait toujours cours, on tabassait des Noirs, on les pendait, on ne pouvait pas boire à la même fontaine* (que les Blancs) *ni utiliser les mêmes toilettes. J'ai connu tout ça. Dans le même temps, il y avait le Mouvement pour les Droits Civiques et la soul prenait son essor. Des gens comme James Brown ou Sidney Poitier ouvraient des portes pour les Noirs. On pouvait voir des musiciens noirs à la télé, au Ed Sullivan Show ou sur American Bandstand* ». La musique avait été un point d'ancrage précoce pour la jeune fille. « *Mon père chantait dans un quartet de gospel, ma grand mère maternelle jouait du piano et chantait, je pense que j'ai dû hériter d'eux... Quand on était petites, on chantait avec mes grandes sœurs pour ressembler aux Supremes* ».

BOULOTS ALIMENTAIRES

Longtemps le drame de Sharon Jones fut de vouloir devenir chanteuse de soul alors que celle-ci avait disparu des radars, remplacée par le disco, la pop. Dans les années 70, elle trouve une place de chanteuse dans un groupe qui se produit essentiellement dans les mariages, une expérience qui dura 16 ans. « *On jouait pour des gens si riches qu'ils embauchaient mon groupe, des DJ, plus les Drifters !* », s'amuse-t-elle. Elle participe de temps à autre à des séances studio pour assurer des chœurs, mais sa propre carrière se voit opposée une fin de non recevoir par les maisons de disque. « *Un patron de label m'a dit de me blanchir la peau car j'étais trop noire, et aussi trop petite, trop grosse et trop vieille alors que j'avais à peine plus de 25 ans...* ». Certaines rencontres avec ses héros lui offrent aussi leur lot de déconvenues. « *Les Four Tops m'ont fait pleurer. Ils ont refusé que je reste backstage pour les regarder chanter après que je sois sortie de scène avec mon groupe. Après leur concert, ils dédicaçaient des photos pour les femmes des musiciens de mon groupe, quand l'un de ces derniers a dit :* « Et pour Sharon ? ». *Leur chanteur a pris un morceau d'un sac en papier marron, a gribouillé un truc dessus et me l'a donné. Je l'ai déchiré.*»

Ajouter à cela des années de boulots alimentaires à endurcir les âmes les plus sensibles - gardienne de prison, policière, agent de sécurité pour un convoyeur de fonds - et l'on comprend mieux la force de conviction absolue de son chant. Celle qui sut convaincre Gabe Roth, producteur et musicien du label Daptone, de monter un groupe autour d'elle après qu'il l'ait entendue faire les chœurs pour un enregistrement de Lee Fields. Aujourd'hui, la soul méticuleuse du groupe n'a cessé de faire des émules et Sharon Jones et ses comparses, reconnaissance suprême, ont même eu l'heur d'apparaître dans le dernier film de Martin Scorsese, *Le Loup de Wall Street* (« *On y est allé en début d'après midi et on est repartis le matin suivant vers sept heures, pour une scène minuscule. On a dû jouer six chansons mais ils n'en ont utilisé qu'une seule* »). Si les morceaux chantés par Sharon et majoritairement écrits par Roth ou le batteur, Homer Steinweiss, observent l'éventail des relations amoureuses qui a toujours été au cœur de la soul, son versant militant apparaît régulièrement, comme avec le tonitruant *People Don't Get What They Deserve*, sur le dernier album. « *Le morceau parle d'un mec né avec une cuillère en argent dans la bouche, qui n'a jamais connu un jour de labeur et vit du travail des autres,* observe-t-elle. *Gabe l'a écrit et je suis d'accord avec ce qu'il dit. Celui qui est riche se fait du sucre sur le dos des pauvres, alors que celui qui travaille du lever du jour jusqu'au soir pour nourrir ses enfants n'obtient rien...* ».

« J'ai passé ma vie à essayer de faire cette musique ! Je devais emprunter de l'argent à des amis pour payer mes factures... »

© Dean Reinford

GREAT BLACK MUSIC
Du 11 mars au 24 août
Musée de la Cité de la Musique (Paris)

Plus de onze heures de documents audiovisuels, une collection d'instruments rares, une chronologie illustrée, des espaces interactifs et ludiques (juke-box, cabines de cours de danse) racontent l'odyssée des musiques noires. A l'entrée de l'exposition, le visiteur se fait remettre une tablette tactile à l'aide de laquelle il choisit son propre parcours à travers les 5 salles thématiques (Légendes des Musiques Noires, Mama Africa, Rythmes et Rites Sacrées, les Amériques Noires et Global Mix). Après coup, le visiteur peut retrouver ses choix sur un espace dédié du site internet de l'exposition et revivre les émotions vécues lors de cette expérience d'immersion musicale et sensorielle inédite.

◆ **www.greatblackmusic.citedelamusique.fr**

CONCERTS, RENCONTRES ET PROJECTION

Cycle African Remix
15 avril : Kinshasa
19H Rencontre avec l'ensemble Basokin et son manager, Michel Winter
20H Concert de l'ensemble Basokin

17 avril : Lagos
18H projection du film Fela Kuti : Music is The Weapon
19H Rencontre avec Femi Kuti et le réalisateur artistique Sodi
20H Concert de Femi Kuti

23 avril : Ouagadougou
19H Rencontre avec le journaliste David Commeillas et le producteur Camille Louvel
20H Concert de Debademba et Victor Démé

CATALOGUE
Dirigé par l'anthropologue Emmanuel Parent, le catalogue de l'exposition Great Black Music réunit des textes de spécialistes des musiques d'Afrique, d'Europe et d'Amérique. Textes de chansons, interviews, chronologie, bibliographie ou discographie complètent cet ouvrage abondamment illustré.
Cité de la Musique/Actes Sud. 36 euros

ANGÉLIQUE KIDJO

Nouvel album
Eve (Savoy Records/Caroline)

En concert
14 mars à l'Espace Jacques Brel, Fontenay-Sous-Bois
25 avril au Printemps de Bourges

◆ **www.kidjo.com**

RANDY WESTON

Nouvel album
Randy Weston & Billy Harper *Roots of the Blues* (Universal)

Livre
Willard Jenkins/Randy Weston *African Rhythms*
(Présence Africaine Editions)
Autobiographie à quatre mains du célèbre pianiste.
Sortie courant mars

En concert
Le 14 mars Randy Weston et Billy Harper au festival Banlieues Bleues à St Ouen (93)

◆ **www.randyweston.info**

GILBERTO GIL

Nouvel album
Gilberto Gil & Vusi Mahlasela
Viramundo, the South African Meeting (Dreampixies)

◆ **www.gilbertogil.com.br**

EDDIE PALMIERI

◆ **www.palmierimusic.com**

SHARON JONES

Nouvel album
Sharon Jones and the Dap-Kings ***Give The People What They Want***
(Daptone/Differ-Ant)

En concert
Le 6 mai à l'Olympia

◆ **www.sharonjonesandthedapkings.com**

3D | Mécanique Générale TIWAKAWAN

ON ENTEND BEAUCOUP PARLER DES PAYS QUI MASSACRENT.

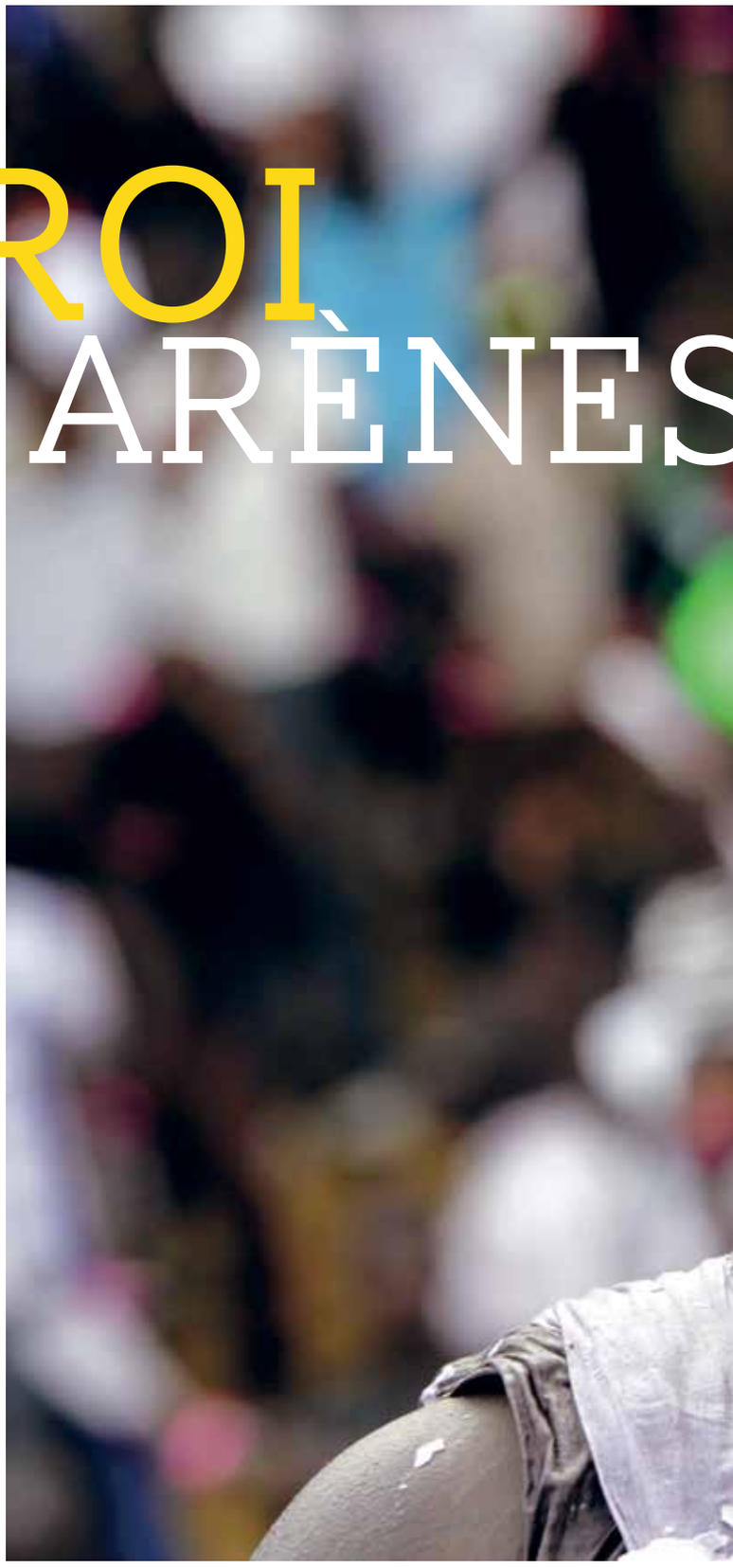
BEAUCOUP MOINS DE CEUX QUI LES ARMENT.

Pour que les droits humains ne soient plus violés en silence, le traité sur le commerce des armes doit entrer en vigueur de façon urgente.
www.amnesty.fr

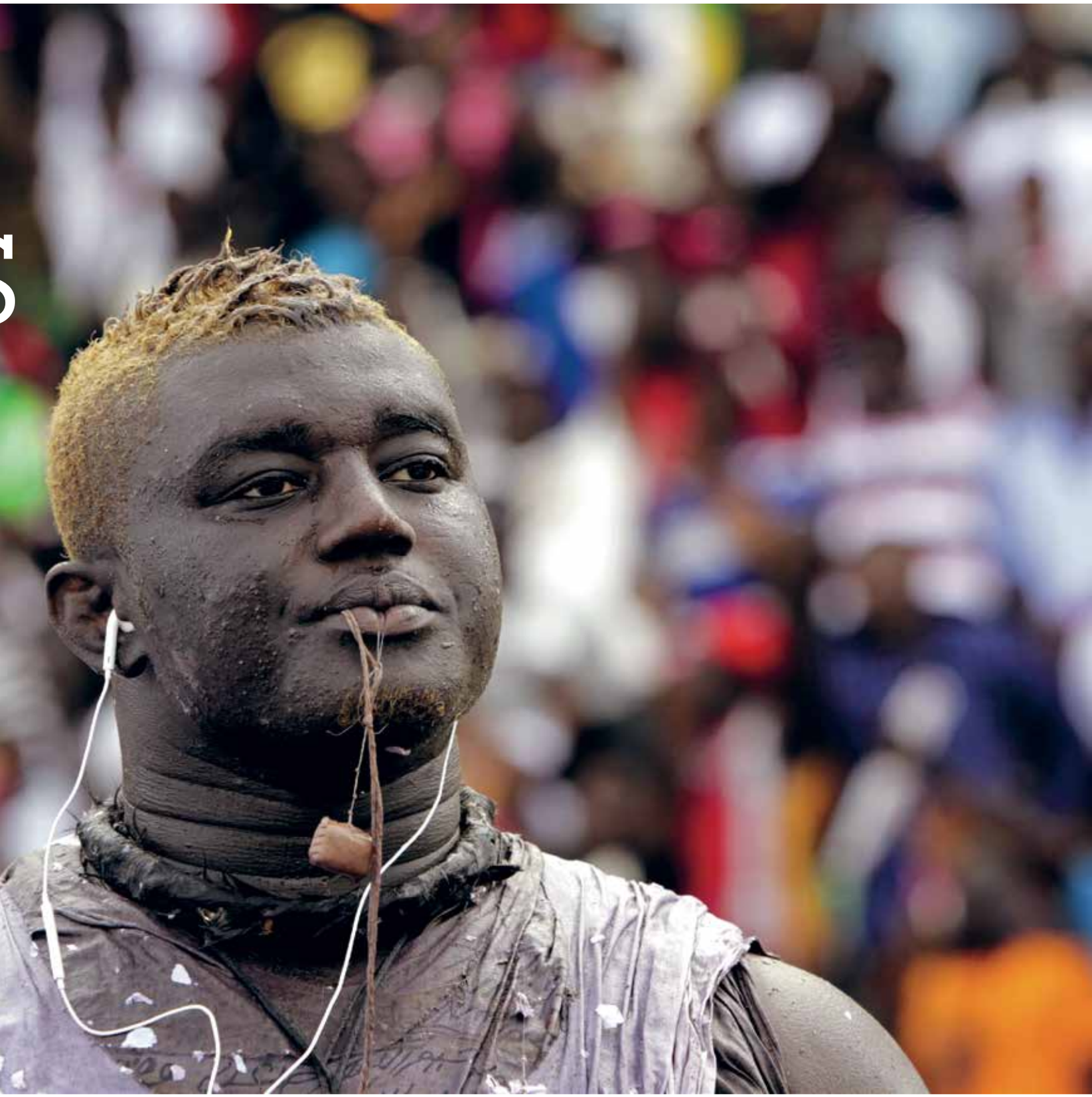
AMNESTY INTERNATIONAL

LE ROI DES ARÈNES

Texte : **Adrien Boudet**
Photographies : **Stephane Barbier**



Au Sénégal, la lutte est le sport national. A l'occasion du « combat du millénaire » entre Balla Gaye 2, le lion de Guediawaye, et Tapha Tine, le géant du Baol, voyage entre les cours sableuses de la banlieue de Dakar et le stade Demba Diop, sur les traces d'une passion populaire



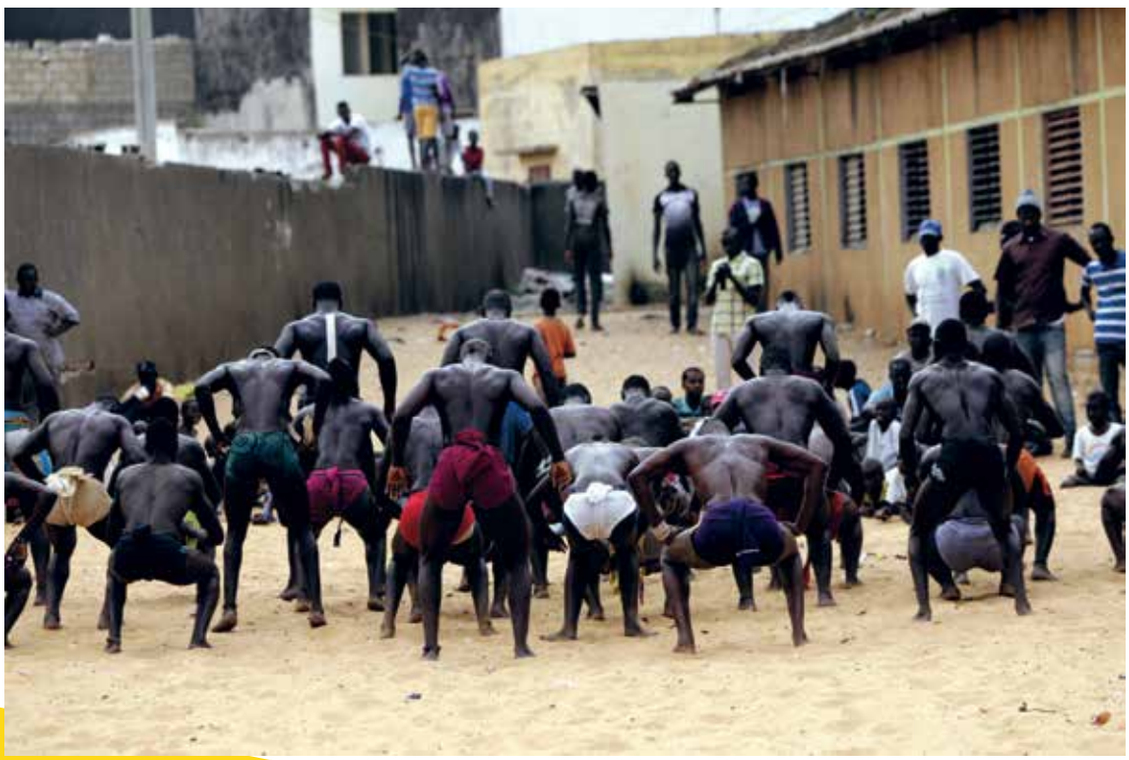
Il y vient tous les jours précédant le combat. Dans son atelier de menuisier de Guediawaye, en banlieue nord de Dakar, le vieux Balla Gaye 1 se ressource. Autour de lui, une dizaine d'ouvriers travaillent. Avec dextérité, ils sculptent des petites statuettes de femmes africaines ou d'éléphants que l'on vend ensuite dans les boutiques à touristes. *« J'ai travaillé comme eux avant de devenir lutteur et boxeur. Il ne faut jamais oublier d'où l'on vient »*, dit-il.

Balla Gaye 1 a depuis longtemps remisé les gants de boxe - il fut champion du Sénégal - et les gris-gris de la lutte. Il est aujourd'hui entraîneur, fondateur de l'école qui porte son nom et coach du roi des arènes : Omar Sakho, alias Balla Gaye 2. Dans le vacarme des ciseaux à bois, Balla le vieux reçoit les voisins venus apporter leur soutien. Il rassure : *« Balla 2 ne tremble pas. La lutte est dans son sang et il sait ce qu'il fait. Il a la force de terrasser tout le monde. »*

Pourtant, à Dakar et dans tout le pays, la tension est à son comble. La rencontre qui doit opposer dans une semaine au stade Demba Diop Balla Gaye 2, le lion de Guediawaye, à Tapha Tine, le géant du Baol (centre), est présentée comme le « combat du millénaire ». Jamais autant d'argent n'a été investi dans une rencontre. On parle d'un cachet de près d'un milliard de francs CFA (1,5 million d'euros). Les sponsors s'en sont donné à cœur joie. Ici, la lutte sénégalaise est le sport le plus médiatisé, bien loin devant le foot. Quant à l'issue de la rencontre, elle est âprement discutée. *« Balla Gaye est trop gros ! Il fait 150 kilos depuis qu'il habite à New York. Il ne soulèvera pas Tapha Tine ! »*, dit-on à la Medina, quartier de néo-urbains. *« Tapha est un boxeur, un boucher,* réplique-t-on à Guediawaye. *Il saigne ses adversaires, mais face au technicien Balla, il ne pourra rien faire. »*

LE GRAAL DES DÉSHÉRITÉS

Dans l'école de Balla Gaye 1 à Guediawaye, ils sont chaque soir plus d'une centaine à remplir une vaste cour sableuse. Des ados qui s'entraînent, quand le soleil décline, sous le regard des gens du quartier. Ils ont le corps déjà sculpté mais pas encore la masse de muscles de leurs aînés. Dans leur tête, plein de rêves. L'apprenti lutteur Sathies 2, 12 ans, vient de Saint-Louis, au Nord. Son père, chauffeur de taxi, est resté au village. C'est sa mère qui l'a accompagné à Dakar pour qu'il fasse carrière. Elle est l'une de ces marchandes ambulantes qui vend la camelote chinoise aux automobilistes. Lui travaille la journée à l'atelier de sculpture du vieux



« L'argent n'arrive pas à gommer les traditions enfouies »

Balla, pour 1000 francs CFA par jour (1,52 euros). Le soir, il s'entraîne. *« Je rêve d'être champion,* explique-t-il. *Je pourrais acheter une maison à mes parents, amener mon père à la Mecque... »*.

La lutte est devenue un Graal pour les gosses d'un Sénégal fatigué, corrompu, où les campagnes se dépeuplent au profit des banlieues. Les déshérités rêvent d'y faire fortune. Pourtant, à l'origine, la lutte est une tradition agricole. Lors de la récolte du mil, en septembre, de grands tournois rassemblaient les jeunes des villages. Avant le combat, les lutteurs effectuaient des pas de danse, au son du sabar, le tambour traditionnel. Puis ils s'affrontaient avec un objectif simple : renverser l'adversaire et lui faire mordre la poussière.

La lutte est entrée, au cours du XX^{e} siècle, en ville. On y a introduit la frappe, c'est à dire les coups de poing, pour la rendre plus spectaculaire. L'argent a suivi. On a créé des vedettes en décernant un titre de roi des arènes au lutteur qui enchaîne le plus de victoires. Mouhamed Ndao, dit « Tyson », dans les années 90, est le premier lutteur-héros. Il amasse des millions et électrise les foules. Mais c'est l'immense Yakhya Diop, dit « Yekini », qui règne le plus longtemps. De 1997 à 2012, ce colosse enchaîne dix neuf victoires et un nul. Il faudra attendre le 22 avril 2012 pour que le jeune banlieusard Balla Gaye 2 le détrône. Et devienne, du même coup, le sportif le plus courtisé du pays.

TROUVER LES BONS MARABOUTS

Preuve que le marketing bat son plein, six jours avant le combat, le plateau de TFM propose un face à face télévisé des deux lutteurs. Pour l'émission, on a invité le promoteur Aziz N'Diaye. *« Nous avons mis beaucoup de millions dans cette affiche,* assène ce dernier. *Il faut que les lutteurs vendent leur combat. »* Balla Gaye 2 entre en scène. Casquette de basket des Knicks sur la tête et grosse chaîne autour du cou, il a des allures de rappeur de Harlem, où il a préparé le combat. Tapha Tine a un drôle de look. Malgré les 35 degrés ambiants, le souriant géant porte une écharpe à carreaux et de grosses chaussures Timberland. Balla, légèrement arrogant, le raille. *« C'est un look de Come on town* (paysan) *! Ça fait longtemps qu'on ne s'habille plus comme ça à Dakar ! »*. Sur le plateau, on rit.

Pourtant, derrière les habits occidentaux et les petites phrases, le mystique revient au galop. Tapha Tine, qui suspecte la chaîne de télé de manquer de partialité, se méfie de la chaise qu'on lui présente. Il y étale un morceau de tissu blanc avant de s'asseoir. Il tient aussi un os, censé le protéger des mauvaises ondes. Balla Gaye 2, lui, a emporté une canne maraboutique, qu'il pointe vers son adversaire. Tour à tour, on s'intimide. *« Je vais te soulever pour t'envoyer au sol »*, lâche Tapha Tine. *« Le combat sera court,* répond le roi. *Je vais te battre aux poings puis t'apprendre la lutte ! »*

Le face à face est retransmis sur toutes les télés. Les supporters sont aux anges. A Dakar, ceux de Balla restent les plus nombreux

: « *Balla est une étoile éclairée par le bon Dieu,* assure Amadou, restaurateur. *Son père, l'ancien lutteur Double Less, sait où sont les bons marabouts. Il va au Burkina, en Gambie, en Casamance, où il a de la famille, et jusqu'à Conakry pour avoir leurs faveurs.* » Même à l'ère du marketing, impossible de lésiner là-dessus : les jours précédents le combat, les familles des lutteurs font le tour des marabouts. Et y laissent pas mal d'argent.
On s'envoie aussi des sorts. Ainsi, une tête de chameau est retrouvée, un matin, à la Medina. Pas de doute, elle est pour Tapha Tine. On appelle cela du « *dynamitage mystique* ». « *La tête de ce chameau était enveloppée dans un pagne de couleur rouge, avec des xaatim* (formules magiques) *inscrits dessus. De nombreux adversaires de Balla Gaye 2 ont déjà reçu une tête de chameau et la sanction a été immédiate pour tous : la défaite* », lit-on dans les gazettes.

DES HEURES DE RITUELS ET DEUX MINUTES DE COMBAT

Jour J au stade Demba Diop. Les gens affluent sous le soleil plombant de midi. Sur la pelouse, Balla 1, l'entraîneur, vêtu d'une djellaba blanche, fait les cent pas. Une tribune sans ombre est déjà remplie. A 15 h 14, effervescence. Une voiture entre sur la piste qui contourne le stade. Balla Gaye 2 en sort, survolté. Il se dit qu'il a joué à la Playstation toute la nuit. Mais il n'a pas l'air fatigué. Il fait des tours de piste et lâche une colombe au ciel. Puis il se rapproche de ses musiciens et de son *tambour major* (Adama Ngom, recruté à prix d'or) pour danser sur les *touss* (rythmes) du sabar.
Une heure après Balla, Tapha Tine fait son apparition, catogan sur la tête, gris-gris à la main. Il danse un peu, boxe beaucoup, ce qui ravit son public.

L'avant match est rempli de rituels. Les participants se versent sur la tête toutes sortes de lotions bénites, distribuent des cadeaux, se cassent des œufs sur le crâne... En parallèle, pour mettre le public en appétit, des lutteurs moins cotés chauffent la piste. A 19 h 30, au crépuscule, a lieu enfin le grand combat. Le Sénégal retient son souffle. Le show à l'américaine reprend le dessus : les enceintes crachent de la techno et des flammes s'élèvent dans le stade. Une fois la fumée dissipée, Balla Gaye 2 et Tapha Tine sont face à face. Menton relevé, Balla Gaye avance. Il a le bras gauche tendu en direction de Tapha, comme pour le dissuader de frapper. Ce dernier recule. On dirait qu'il a peur. Balla Gaye balance des uppercuts, Tapha Tine n'arrive pas à répondre. Les coups de Balla redoublent. Soudain, le lion de Guediawaye engage le corps à corps. Il saisit le géant aux jambes et le plaque au sol. L'arbitre siffle, le stade est envahi. Les supporters trop pressés de féliciter le champion sont dispersés à coups de matraque par la police. Après des heures de rituels et en seulement deux minutes et treize secondes, le roi des arènes a terrassé son adversaire.

Il faudra plusieurs jours pour que le pays retrouve son calme. Dans la banlieue de Guediawaye, la fête est énorme. Une foule se rassemble devant la maison du champion. On veut le toucher, le voir. Plus glauque, à Kaolack, au centre du pays, un supporter de Tapha Tine poignarde à mort un pro-Balla pour une plaisanterie. A Dakar, on refait le match. « *C'était un combat mystique !*, explique un chauffeur de taxi. *Le bras en avant de Balla a paralysé son adversaire.* » « *Les marabouts de Malifara* (Casamance) *étaient avec Balla, assure un vieux. Il a hérité d'un talisman, après son combat contre Yekini, qui lui donne des aptitudes d'un Ninki-Nanka (dragon)* ».

Certains disent qu'au Sénégal, la lutte est le nouvel opium du peuple. Elle se nourrit des millions des sponsors, de la passion des supporters et de la sueur d'adolescents en quête de gloire. Pourtant, ici plus qu'ailleurs, l'argent n'arrive pas à gommer les traditions enfouies. Des rythmes de sabar, des histoires de chameau décapités, et des féticheurs, sortis des forêts de Casamance. Ici, le mystique et le business cohabitent. Balla Gaye 2, monarque moderne, symbolise ce mélange : lutteur impérial, joueur de Playstation compulsif et héros béni des marabouts de Malifara. Longue vie au roi.

NUITS BLANCHES À DUBLIN

Existe-t-il un secret au succès continu des musiciens irlandais de par le monde ? Enquête à Dublin, entre pubs bondés, festival avant gardiste et soirées tropicales

Texte : **François Mauger**
Photographies : **D.R.**

Juste après la Guinness, la musique est le principal produit d'exportation de l'Irlande. En 2013, son meilleur ambassadeur aura été **James Vincent McMorrow**, dont la voix désolée et le folk déchirant ont hissé *Post Tropical* au sommet de bien des classements de fin d'année. Avant lui, c'est **Damien Rice** qui avait obtenu son quart d'heure de célébrité universelle dans un registre proche, quoi que légèrement plus chaleureux. En manœuvrant habilement la machine à remonter le temps pour ne prélever que les pépites, on exhume la soul blanche de **Sinead O'Connor**, voire, si l'on ne tient pas compte de la frontière qui sépare le nord du sud de l'île, les envolées poétiques de l'irascible **Van Morrison** et le rock étincelant des méconnus **Undertones**. Sans omettre, naturellement, le champion toutes catégories au box office : **U2**. On peut compter sur la bande à Bono pour ne jamais se faire oublier trop longtemps. 2014 verra paraître son premier album studio après un silence de cinq ans, un opus produit par le surdoué Danger Mouse et dont un avant-goût a été donné à plus de cent millions de spectateurs lors du Superbowl.

- ***www.irlande-tourisme.fr***
- ***www.templebartrad.com***

Comment un si petit pays (4,7 millions d'habitants, un peu moins que la seule région PACA) parvient-il à un tel rayonnement musical ? Il suffit de se promener dans une rue de Dublin un vendredi ou un samedi soir pour en avoir une idée. Les pubs y sont bondés. Les jeunes filles en mini-jupe lamée, qui, ailleurs, dédaigneraient tout ce qui ne ressemble pas à du Beyoncé, marquent le rythme – pourtant complexe – d'une jig du plat de la main sur le comptoir. Inutile de se méfier lorsque leurs compagnons les rejoignent sur un refrain : leur chant semble irréprochable, quoi qu'ils aient bu. Et quand **Altan**, l'un des groupes de musique traditionnelle les plus respectés, investit la cathédrale Saint-Patrick pour honorer la mémoire du flûtiste Frankie Kennedy, un millier d'Irlandais s'y presse et applaudit les instrumentistes invités comme s'il s'agissait de stars.

Faut-il, comme on le fait trop souvent à propos de Cuba ou du Cap-Vert, deux autres iles de l'Atlantique, en déduire que tous les Irlandais sont nés musiciens ? Certainement pas. Mais tous ont grandi dans un environnement favorable à la musique et à une littérature volontiers orale. A Dublin, une ville pourtant bien de son temps, où les multinationales aiment élire domicile et où les financiers ont pris la place des dockers, la tradition est des plus vivantes. Pour **Liam Ó Maonlaí**, qui a connu les tournées nord-américaines à guichets fermés avec son groupe de rock, les Hothouse Flowers, avant de revenir à ses premières amours, cela s'explique aisément : *« C'est lié à la révolution industrielle. Avant, les gens écoutaient leur propre musique. Dans toute l'Europe, la musique servait de fondation aux communautés, à la société. Ces musiques étaient alors rurales, liées aux moissons, aux saisons, à un mode de vie en harmonie avec la terre ou la mer. Quand quelque chose d'aussi extrême que l'industrialisation est survenue, cela a détruit ces liens. En Irlande, l'industrialisation est venue bien plus tard. Et, quand elle y est parvenue, quelques héros, comme Seán Ó Riada, avaient apporté la musique rurale aux citadins éduqués, en leur disant :* "Ceci est votre musique". *Seán Ó Riada a réinventé les groupes de musique traditionnelle. Jusque-là, les groupes de Céilí* (les bals des campagnes) *jouaient fort. Cela nuisait à la subtilité de la musique. Il a réintroduit cette subtilité. Il se préoccupait beaucoup des arrangements, de ce qu'il fallait mettre en avant, de ce qu'il fallait taire. Puis des disques ont été enregistrés. Cette musique a été sauvée ».*

CURIOSITÉ POUR LES MUSIQUES D'AILLEURS

Ce que ne dit pas Liam, c'est que la musique irlandaise ne s'est jamais fourvoyée dans d'illégitimes questionnements sur sa pureté. L'histoire, souvent cruelle, a appris aux enfants de l'ile à voyager et à dialoguer avec tous ceux que le hasard mettait sur leur route. Leur répertoire ne s'est jamais figé. La programmation du Temple Bar Trad Fest, un festival qui anime à la mi-janvier les rues du quartier de Dublin le mieux pourvu en salles de concert, le prouve : il continue d'évoluer. **We Banjo 3**, un quatuor qui sautille sur les pistes empruntées par le banjo, s'y est ainsi produit en compagnie de **Chessboxer**, un duo de Nashville. **The Ollam**, un groupe qui confronte le flûtiste de Belfast John McSherry et son disciple Tyler Duncan à quatre post-rockers de Detroit, y a conclu sa tournée européenne. Mais, même s'il n'y était pas programmé, le nom qui revenait dans toutes les conversations était celui de **The Gloaming**, la nouvelle formation de Iarla Ó Lionáird, l'ancien chanteur d'Afro Celt Sound System, qui a été rejoint par Martin Hayes, six fois champion d'Irlande de violon, et le pianiste new yorkais Thomas Bartlett. A la fois lancinant et minimaliste, le disque qu'ils publient ensemble chez Real World est effectivement d'une remarquable subtilité.

(En haut) **Liam Ó Maonlaí** © Michel Petillo
(ci-dessus) **Altan**

Fredonner des ballades dans les pubs le samedi soir n'interdit pas de consacrer son dimanche après-midi à tout autre chose. Au rock, bien sûr, à l'électro, bien souvent, mais aussi aux musiques africaines ou latines. **DJ Izem**, un Français qui a choisi Dublin après des années de vagabondage au Brésil, dévoile ce pan méconnu de la vie culturelle locale : *« Ici, les étrangers, même s'ils ne font pas partie de l'Union Européenne, ont la possibilité d'obtenir un visa étudiant. Il suffit de s'inscrire dans une école de langues. Ce visa permet de travailler à mi-temps pendant six mois puis à plein temps les six mois suivant. Il y a énormément de gens qui viennent d'Amérique Latine, notamment du Brésil et du Venezuela. Ceux qui jouent de la musique se rendent compte très rapidement que les portes sont grand ouvertes ici. Il y a énormément d'endroits où jouer. Naturellement, les Irlandais ont une certaine ouverture, une certaine curiosité pour les musiques d'ailleurs. Il y a quelques années, j'ai lancé une soirée qui s'appelait Dublin Tropical. On y joue beaucoup de musique afro-latine, on invite des groupes. Cette scène multiculturelle n'est pas encore très grosse. Il n'y a pas d'événement de grande envergure, elle n'a pas de vitrine officielle, mais elle existe ».* Dès qu'ils seront mûrs, ses premiers fruits iront rejoindre les produits d'exportation de l'accueillante Irlande.

AU BÉNIN DE

Les Ogres de Barback ont vingt ans ! Pour se préparer à souffler leurs bougies en public, ces quatre piliers d'une chanson française enfin renouvelée sont allés se ressourcer au Bénin. Récit de leur voyage

Photographies : **Les Ogres**
Texte : **François Mauger**

Certaines rencontres ont la soudaineté des coups de foudre. *« En 2007, on était à un festival de fanfares dans le sud-ouest de la France, à Port-Sainte-Marie,* se souvient Fred, le cadet de la fratrie qui compose les Ogres de Barback. *Après notre concert, on est allé se balader dans la rue. J'ai entendu une fanfare qui sonnait de façon différente. Effectivement, en me rapprochant, je me suis aperçu qu'elle était composée de huit Noirs, qui jouaient une musique qui faisait vaguement penser au Brésil ou à Cuba mais en restait éloignée. On devait partir. Alors, j'y suis allé au culot, je me suis approché et j'ai tapé sur l'épaule du plus proche, chose dont j'ai horreur quand je joue. Je lui ai dit :* "Excuse-moi, il faut absolument que tu me donnes un contact, une carte, quelque chose". *Il m'a donné une carte et je suis parti. On n'a même pas discuté. Je l'ai rappelé le lendemain et je lui ai demandé :* "Vous êtes d'où ? C'est quoi ce que vous jouez ?". *Il m'a répondu :* "On est du Bénin. On s'appelle Eyo'nlé". *Leur musique, en fait, est l'ancêtre de beaucoup de choses, via l'esclavage. C'est pour ça qu'elle m'a vraiment touché ».*

S OGRES

Sept ans plus tard, au moment de concevoir la tournée de ses vingt ans, le groupe a pensé à inviter ses amis béninois, régulièrement croisés, depuis, sur la route des festivals. Après un calage en Ardèche, rendez-vous est pris pour quelques jours de répétitions à Porto Novo. La capitale officielle du Bénin est une indolente cité coloniale, parsemée de bâtiments baroques dus à d'anciens esclaves revenus du Brésil. Mais, plus que l'architecture, ce qui frappe d'emblée Fred, son frère Sam et ses deux sœurs Alice et Mathilde, c'est la quiétude de ses habitants. *« Dans d'autres pays, on te déconseille de te promener tout seul le soir ou d'entrer dans certains quartiers. Je crois pouvoir dire qu'au Bénin, je n'ai jamais senti une seconde d'agressivité »*, assure l'accordéoniste, avant d'ajouter en souriant, *« pourtant, je suis allé tout seul au marché et j'y ai négocié férocement, parce que j'adore ça »*. Les relations avec la fanfare sont tout aussi détendues : *« On est allé dîner chez le trompettiste, qui habite à quinze kilomètres de Porto Novo. On fait tout le trajet, une heure de route, un petit bout d'aventure, puis on arrive là-bas, quatre murs, des tôles au-dessus, sept enfants au-dessous. Pourtant, il y a un festin qui est préparé. Au final, avec la fanfare, les voisins, les femmes, les enfants, on est une quarantaine. Quand on arrive en Afrique et qu'on est blanc, souvent, on est un billet sur pattes. Mais, là, on s'est senti dans une relation d'égal à égal. C'était une super soirée ! D'autant que les enfants ont pris les instruments et qu'on a vu que les secrets de la fanfare se perpétuaient de père en fils »*.

« On n'en revient pas indemne »

L'autre grande surprise, c'est la place de la religion. *« Avec les Ogres, on est d'une famille catho pas pratiquante. On a complètement lâché l'affaire à l'adolescence. Là-bas, il y a des mosquées, des églises du Saint-Sacrifice-Du-Fils-De-La-Sainte-Vierge-Qui-Est-Revenu, mais, derrière, de toute façon, tout le monde est vodoun. Le vodoun tire pas mal de ficelles, sur le plan politique comme sur le plan social. La nuit, il y a même des quartiers sécurisés par ce qu'ils appellent des "cloches" : des adeptes du vodoun jouent jusqu'à l'aube dans un coin et tu n'as pas le droit de les croiser, ce qui constitue une sorte de protection par rapport aux vols ou aux agressions ».*

Bien sûr, le vodoun peut prêter à rire. Le groupe a été ainsi confronté à un charlatan en survêtement. *« Il nous a dit qu'on allait devenir riches et célèbres, qu'on allait vendre des millions d'albums et que, si quelqu'un nous embêtait, il allait être paralysé. Pour s'assurer de tout ça, il a sacrifié un poulet et nous a tapés avec. Autant dire qu'on est intouchable maintenant »*, plaisante Fred. L'anecdote a donné naissance au plus enlevé des titres du nouvel album des Ogres de Barback, *Sacré Fils*. Denis Péan, la plume du groupe Lo'Jo, y glisse quelques-unes des énigmes qui le rendent immédiatement reconnaissable : *« Au chant des envoutés, j'ai prêté l'oreille/Un dieu est accroché au bois sorcier/Il est l'aube sur un cadran d'Afrique »*. Mais les cuivres d'Eyo'nle, fébriles et bourdonnants comme un orage tropical, lui volent la vedette.

LE VRAI VISAGE DU VODOUN

A Grand-Popo, non loin des plages de sable brun où viennent pondre de gigantesques tortues, le vodoun a fini par montrer son véritable visage aux quatre Ogres. *« Nous sommes allés à la fête nationale du vodoun. Ca dure une journée entière. Un peu comme au 14 juillet, dans la tribune, il y a les officiels, le maire, le chef, la femme du cousin du chef... et pas mal de touristes. Devant, sur une grande esplanade, les gens défilent en habits traditionnels. De nombreux temples sont représentés par des femmes, qui dansent et jouent des percussions, vêtues de pagnes, souvent seins nus, avec pas mal de colliers, pas mal de maquillage aussi. On est en plein soleil et ça tape bien. Il y a de la musique, vraiment beaucoup de percussions et énormément de danse. Il y a donc pas mal de transe. Même nous, à un moment donné, on s'est senti pris dans la fête. Les masques des intouchables se promènent dans la foule et tu ne dois surtout pas les toucher, sinon ils te portent malheur. Il y a des gens avec les yeux exorbités. En France, on dirait qu'ils sont défoncés. Ils te foncent dessus. Ils ont des couteaux qu'ils s'enfoncent dans le ventre mais, comme ils sont protégés, le couteau se tord. Il y a des fétiches qui se baladent sans que personne ne soit en dessous. Il y a une espèce de corrida qui se fait comme ça. A la fin de la cérémonie, l'oracle choisit le prochain grand prêtre. Quand le discours des officiels commence, tout s'arrête. Tu sens que tout reste maitrisé. Au fond, c'est une sorte de jeu. Mais, quand tu arrives, la fête est très impressionnante ».*

Parce qu'au Bénin, les musiciens n'ont pas fait que répéter. Ils se sont offerts quelques jours de vacances. A Grand-Popo, donc, mais aussi à Ouidah, une ville qui a été au XVIIIe siècle l'un des principaux centres de la traite négrière, le temps d'une visite de son inoffensif Temple des Pythons et d'une marche le long de la tristement célèbre « route des esclaves ». *« Il faut avoir le cœur bien accroché, on n'en revient pas indemne,* prévient Fred. *Plus d'un million d'esclaves est parti de cet endroit-là. C'est chargé d'histoire. On passe devant une grande case où ils étaient entassés pendant deux semaines, pour s'habituer aux cales des bateaux. Après, on avance vers l'arbre de l'oubli. Les esclaves faisaient le tour et oubliaient tout leur passé. Puis vers la porte de non-retour : à partir de là, ils comprenaient que leur corps ne reviendrait pas ».*

Grignotant de délicieux beignets aux haricots (*« une pâte faite de haricots blancs, frite à même la poêle, sur le bord de la route »*), se désaltérant fréquemment (*« à dix heures du matin, c'est pas du tout mal vu de boire une grosse bière presque fraiche, parce que ce n'est pas non plus le royaume du frigo »*), les quatre Ogres ont ainsi parcouru le sud du pays. La bande-son de leur expédition ? *« La musique traditionnelle là-bas, c'est très simple, c'est le mariage des cloches et du chant. Les morceaux peuvent durer 25 minutes. Le rythme*

■ **LES OGRES DE BARBACK**
Vous m'emmerdez (Irfan)

■ **EN CONCERT**
dates sur ***www.lesogres.com***

change en fonction du texte, en fonction des personnages de l'histoire, explique Fred. *Et puis, il y a énormément de fanfares, quasiment une par ville. Sinon, dans les bars, tu entends une espèce de coupé-décalé insupportable. Plus la sono est forte, plus elle est dirigée vers la rue, plus ton bar est cool. Il y a des baffles énormes, qui font deux mètres de hauteur : une espèce de mur de son, on se croirait dans une rave, avec le tweeter cassé, le boomer pas en bon état et l'ampli à fond. Quand tu passes en voiture à côté, tu as mal aux oreilles ».*

Ce n'est pourtant pas le moment de s'exploser un tympan. Les Ogres de Barback publient un nouvel album, *Vous m'emmerdez,* dont le titre vient d'une adresse à ceux qui s'indignent que *« deux hommes se marient entre eux »,* ce qui indiffère le chanteur *« du moment qu'ils sont amoureux / Et qu'ils aiment leurs enfants, évidemment »*. Comme souvent, ce morceau rappelle Brassens, sa guitare bougonne, son goût de la liberté et jusqu'à sa façon de prononcer les « r » (ici imitée avec gourmandise pour faire clignoter chacune des syllabes de *« Vierge Marie »*). Ailleurs, c'est à un autre maître de la chanson, récemment disparu, Allain Leprest, qu'il est rendu hommage. Plus loin, les cordes se tendent vers les Balkans ou les îles. Rien de bien étonnant pour un groupe qui avait baptisé l'un de ses albums *Comment je suis devenu voyageur.* Pourtant, ce qui attend les deux frères et les deux sœurs est peu commun en ces temps d'austérité : près de quatre vingt dates en un an et autant de fêtes en compagnie de la fanfare Eyo'nle. Le voyage ne fait que commencer.

Don Pasta, notre DJ gastro-philosophe italien, passe à table avec le musicien cubain Omar Sosa

texte : **Don Pasta** Illustrations : **Alessandro Ferraro**

Musicien cubain troubadour, Omar Sosa cherche le son sacré des peuples partout où il va, ainsi que le fil subtil, spirituel, qui relie les musiques dans le monde

Comment as-tu pu mélanger le jazz avec la musique de tes origines ? Qui t'a inspiré ?

Omar Sosa : J'écoutais du jazz quand j'étais petit, car mon père était un grand danseur et un passionné de musique. Dans les années 1940 et 50, Cuba était le pays où les mafieux venaient faire la fête, il y avait donc beaucoup de lieux qui accueillaient les groupes de jazz. Mais le moment le plus fort de ma formation a eu lieu quand des festivals de jazz ont commencé à être organisés à La Havane. C'est à cette époque que j'ai découvert le free jazz. J'étais formé à des codes musicaux assez classiques dans le jazz et dans la musique cubaine, mais pour la première fois, j'avais devant moi des gens qui se référaient vraiment à l'essence de la musique africaine, revitalisée et transformée en quelque chose de révolutionnaire. Je me suis dit qu'il y avait une recherche similaire à faire dans la musique cubaine et c'est encore ce que je cherche aujourd'hui.

C'est quoi le jazz pour toi ? Pourquoi a-t-il été si important dans ton travail ?

OS : Il n'existe pas de définition musicale du jazz. Max Roach l'a appelé tout simplement « musique afro-américaine ». C'est davantage pour moi un concept philosophique car le jazz est l'essence ultime de la liberté, un médium capable de relier différents styles de musique. La vision actuelle du jazz est très éloignée de ce qu'il a été, c'est à dire une musique populaire qui se jouait dans des clubs. Maintenant, surtout en Europe, c'est comme si c'était la nouvelle musique classique, avec une partition entièrement écrite et peu de moments de liberté, avec un public qui doit rester toujours assis en silence. Souvent tu vas voir des concerts de jazz où les musiciens jouent d'une façon identique au disque. C'est l'opposé de ce que le jazz devrait être. Avec Miles ou Coltrane, on avait droit à des choses totalement différentes.

Quelles leçons t'ont donné les grands du jazz comme Coltrane ou Davis ?

OS : Je pense que jouer le jazz, c'est comme cuisiner un bon plat de pates. Il n'y a pas de secret. Tu dois savoir que les pâtes doivent être al dente, tu dois connaître les ingrédients qui conviennent aux pâtes et c'est tout. Tu dois savoir que pour faire du funk, il faut une basse électrique et non une contrebasse, mais après tu mets ta fantaisie. Si tu traduis en cuisine ou en musique ce qui se passe dans ton âme, il n'y a aucun mystère. La plupart des recettes traditionnelles sont le fruit d'une invention d'une personne qui avait juste de l'ail et du piment dans le frigo et qui, avec ça, a inventé des pates à l'ail, huile et piment, et c'était merveilleux.

Tu as été un des premiers à mélanger jazz et hip hop. Les puristes t'avaient beaucoup critiqué à l'époque.

OS : Le jazz est beaucoup plus universel que ce que croient les dogmatiques et il doit se confronter avec le son de la contemporanéité. Et dans la contemporanéité, le hip hop est incontournable.

Quel est le contenu de ton nouvel album ?

OS : Il s'appelle *Senses*. C'est un disque solo au piano et il est né d'une façon très étrange. En janvier dernier, je vivais un moment assez dur au niveau personnel, j'étais à New York et il faisait un froid

terrible. J'avais à disposition le studio d'enregistrement d'une amie et sans trop y penser, j'ai commencé à jouer. Quand j'ai réécouté l'enregistrement quelque temps après, je me suis aperçu que je n'étais pas si déprimé que ça. J'étais introspectif, plutôt. Par la musique, j'arrivais à exprimer ce moment de difficulté et de solitude dans le froid de New York. Ce n'était pas un disque triste, mais on dirait qu'à l'époque actuelle il suffit que l'on se cherche un peu, que l'on cherche le silence, pour donner une impression de tristesse. On vit dans une telle pollution sonore que l'on devrait réapprendre à s'écouter soi même et à chercher le silence.

Et en concert tu fais quoi actuellement ?
OS : Le dernier projet live est presque à l'opposé de ce disque. Il s'appelle *Real Life* et se fonde sur l'utilisation musicale en direct des sons de la vie quotidienne, les bruits, les cris de gens. L'idée est de ne pas traiter ce genre de sons - car désormais les machines te permettent un enregistrement sans aucune erreur et tout peut être parfait. Mais on perd ainsi l'information la plus importante concernant l'être humain : nous ne sommes pas parfaits et l'apprentissage par l'erreur est le seul instrument pour tendre vers la perfection. Quand tu écoutes les grands maitres du jazz, tu cherches à ressentir l'énergie avec laquelle ils touchent les instruments, non pas la perfection.

Peux-tu partager un souvenir de Cuba, entre cuisine et musique ?
OS : Quand on jouait chez moi ou chez des copains, il y avait toujours dans la maison un parfum de cochon cuit avec des haricots noirs, *los frijones negro dormido con el cerdo*. Il mijotait dans un marmiton dans la cheminée. Il faut du sel, de l'ail, du piment et de l'orange amère.

DON PASTA
◆ **www.donpasta.com**

Frijones negro con el cerdo
(haricots noirs au cochon)

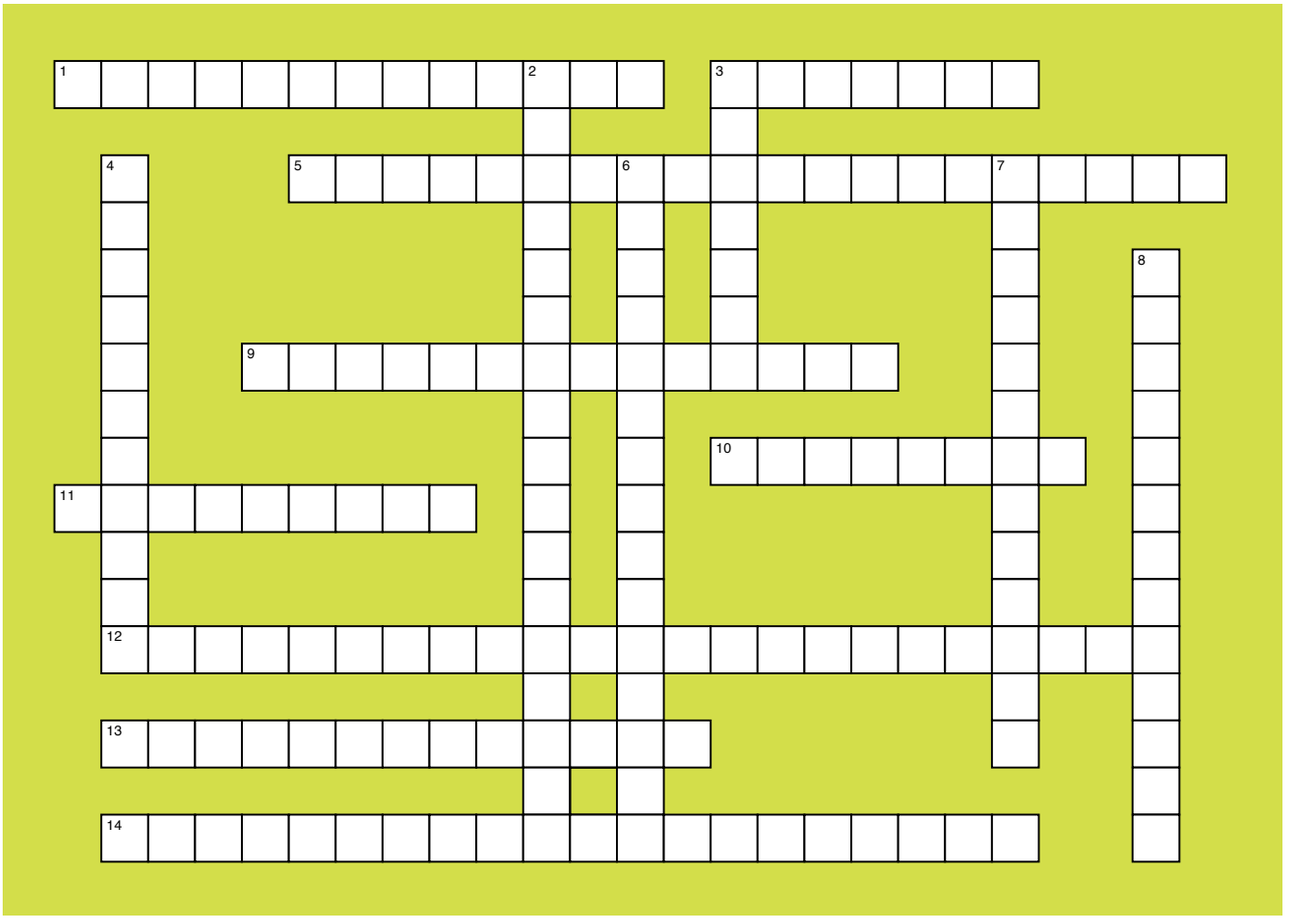
Ingrédients pour 2 personnes :
2 côtes premières de porc, 10 cl de jus d'orange frais, 1 citron, 1 patate douce, ¼ poivron vert, ½ petit oignon, 2 feuilles de laurier, coriandre, cumin, origan séché, 2 gousses d'ail, 50 gr. de riz rond, ½ cube de bouillon de volaille, 70 gr. de haricots noirs, 1 cuillère de concentré de tomate, 1 cuillère de vinaigre, 1 petit verre d'huile d'olive, une tasse de café d'huile de pépin de raisin, poivre noir.

Préparation : Laissez les haricots noirs tremper dans l'eau pendant une nuit. Préparez la marinade (orange frais, jus de citron frais, cumin, huile d'olive, origan, 1 feuille de laurier, 1 gousse d'ail écrasée, poivre noir) et laissez reposer pendant quatre heures. Dans une grande marmite remplie d'eau, faites cuire les haricots jusqu'à ce qu'ils deviennent al dente. Placez dans une cocotte minute le riz, le bouillon de volaille, ½ cuillère à café de cumin, la deuxième feuille de laurier, la gousse d'ail. Fermez et faites cuire. Comptez 12 minutes à partir du chant du cuiseur. Egouttez les côtes de porc en conservant la marinade. Dans une grande marmite, faites revenir dans l'huile, à feu vif, les oignons et les poivrons bien hachés. Faîtes dorer la viande puis incorporez les haricots et la marinade. Baissez la flamme et ajoutez deux tasses d'eau. Fermez le couvercle et laissez cuire pendant une heure. Rajoutez de l'eau s'il le faut. Vérifiez que les haricots ne soient pas défaits. Ciselez la coriandre et l'ajouter à la sauce. Pour les chips : pelez la patate douce en très fines tranches. Faîtes les rissoler 1 minute dans une grande poèle remplie d'huile d'arachide.

Le jeu des 7 différences

Mots Mixés #5

Pour vous aider à remplir cette grille, il vous suffit de lire attentivement Mondomix !



Vertical

2 Ils reviennent du Bénin (3-5-2-7)
3 C'est une Tango Star
4 Ce chanteur brésilien fut aussi ministre (8-3)
6 Ce comédien lit des poèmes de Titi Robin sur son dernier album
7 Ibrahim Maalouf a produit son album (6-7)
8 Même si son prénom évoque un président américain, lui n'a jamais fait de politique

Horizontal

1 Ce pionnier de la production musicale africaine vient de disparaître (8-5)
3 Cette chanteuse mauritanienne est aussi sénatrice
5 On leur doit le terme « Great Black Music » (3-8-2-7)
9 Parmi ses amis, on compte Marlon Brando, Martin Luther King, Miriam Makeba ou Chuck D. (5-9)
10 Ce pianiste cubain est passé à table (4-4)
11 Inspiré à la fois de Konono n°1 et de Fluxus
12 Le ricaneur masqué a passé un mauvais moment en regardant ce programme télévisé
13 C'est une reine intermédiaire (8-5)
14 Leur nouvel album a été produit par un membre de Skip & Die

>>>>>> Solutions dans le prochain numéro <<<<<<

Réponses du N°4 :

Vertical
1 Juana Molina / **2** Argentina / **3** Africa Express / **4** Tinariwen / **6** Tabu Ley Rochereau / **7** Gianmaria Testa / **8** Jim Jarmusch / **9** Melissa Laveaux

Horizontal
5 Bratsch / **10** Mélanie De Biasio / **11** Mississippi / **12** Astérix / **13** Laurent Garnier / **14** Pierre Christin / **15** Enki Bilal / **16** Seun Kuti / **17** Zanmari Baré

Illustrations : **Michel Duval**

Breaking news : Daft et Punk absents des Victoires de la Musique pour cause de Saint Valentin

Non merci

Champion du mauvais esprit, le ricaneur se moque de tout et de tout le monde. Il s'en prend cette fois aux Victoires de la Musique.

« Plus fort que Bob Dylan, que les Rolling Stones ou qu'Elvis Presley ». Mais de qui parle l'animatrice ? Et qui est cet anonyme aux allures de retraité des PTT qui sourit benoîtement à ses côtés ? Mais enfin, où sommes-nous, là ?

Renseignements pris, nous sommes sur la scène du Zénith de Paris, un triste soir de février, pour célébrer les Victoires de la Musique. Et le chanteur qui est *« plus fort que Bob Dylan, que les Rolling Stones ou qu'Elvis Presley »* est Adamo, l'auteur de standards aussi universels et inoubliables que *Laisse tes mains sur mes hanches, Une larme aux nuages* ou *J'avais oublié que les roses sont roses*. Si, de l'autre côté de la Manche ou des Etats-Unis, personne n'a jamais pris la peine de se pencher sur son mirifique répertoire, ce n'est que pure mesquinerie, jalousie mal placée. Si vous-même vous montrez bien incapable de fredonner la moindre de ses œuvres, c'est que vous êtes la victime d'un complot international visant à dévaloriser les véritables génies de la chanson francophone. Par chance, chaque année, une soirée permet de les remettre sous les projecteurs et de faire applaudir leur Victoire sur l'indifférence du monde qui nous entoure. A leur tour, bien sagement, ils remercient ceux sans qui, ceux par qui, pour quoi…

Trois heures durant, la gratitude dégouline des haut-parleurs. Très vite, une flaque de bons sentiments totalement immérités s'étend sous le téléviseur. Lorsque, devenue torrent, elle inonde le salon et me remplit les bottes, je me laisse emporter par mon courroux (coucou) et sors de ma poche ma propre liste :

Je ne remercie pas la prof de chant de Zaz de s'être jetée par la fenêtre avant la fin de la deuxième leçon. Je la comprends, bien sûr. Elle souhaitait mettre un terme à ses souffrances. Mais a-t-elle pensé à ce qu'allait endurer le reste de l'humanité ?

Je ne remercie pas l'Education nationale. C'est bien d'encourager les jeunes à découvrir des idiomes étrangers mais, avant d'inculquer des rudiments d'anglais à ceux qui souhaitent chanter, mieux vaudrait parfois les tester et, dans bien des cas, les orienter vers la langue des signes.

Je ne remercie pas le toiletteur canin qui s'est défoulé sur Vanessa Paradis. Accentuer le côté épagneul breton de Julien Doré, c'était une bonne idée. Mais pourquoi avoir affublé d'une perruque de caniche cette chanteuse qui ne mérite pas tant de haine ?

Je ne remercie pas les fans d'Indochine. C'est pas sympa, les gars, de leur faire croire que le public les aime. La plaisanterie a trop duré. Le jour où ils vont comprendre qu'en réalité tout le monde rit en cachette depuis des années de leur dégaine gothico-grotesque, que la France les considère plus comme des comiques que comme des musiciens, ils vont en avoir le cœur brisé…

Je ne remercie pas le manager du groupe Phoenix de leur avoir fait croire qu'ils étaient aux Césars. Citer Jean Rochefort et Jean-Pierre Léaud comme sources d'inspiration aurait été plus pertinent un autre soir.

Je ne remercie pas l'intermittent du spectacle qui a passé la soirée à pondre de faux tweets, feignant de s'enthousiasmer pour la pop insipide de Hollysiz ou le rap périmé de 1995 sans que personne ne puisse le croire. Je ne remercie pas non plus celui (mais peut-être était-ce le même) qui soufflait dans l'oreillette de l'animatrice des questions aussi profondes que : *« Avec* Racine Carrée, *vous avez trouvé la bonne équation ? »*

Lorsqu'épuisé par ces incessants assauts d'insignifiance et de vulgarité, j'éteins le poste, je me dis qu'on ne m'y reprendra pas de sitôt. Pour la prochaine pétition en faveur du retour de la musique à la télévision, de grâce, oubliez-moi.